

Georges Ekhoud

Émougnages et Souvenirs

I Pages de Journal

II Contribution à
l'histoire d'une Littérature



Mu 2768

Quelques pages de mon journal.

TEMOIGNAGES et SOUVENIRS

apologie :

hier par ce vent furieux, j'examinais les jolies fleurs
de laurier à mon balcon, lorsque j'avisai un petit
de
aussi, qui s'accrochait à l'une d'elles, les
deux, et c'est ainsi qu'il mourut.

Georges EEKHOUD

autre bestiole pourchassée par la tourmente était venue
sur cette fleur parfumée; celle-ci lui avait procuré la
sans doute expirerait-elle enivrée et apaisée au
cette fleur secourable.

Le matin, le papillon se trouvait encore à sa place;
aujourd'hui sans donner signe de vie.

I.- Pages de Journal

II.- Contribution à l'histoire d'une
Littérature (1881 - 1900)

aujourd'hui dans la matinée, je rapportais à cette petite
la vie du gracieux insecte, mon propre cas, ma propre
histoire.

Et voilà de l'affroyable tourmente qui décline et bouleverse
que deviendrais-je, hélas, sans ce sublime compagne,
de leur vigilance, fidèle et dévoué, sans cette présence
et l'initiative dont le charme me fait prendre la vie en
et se réconcilie avec l'humanité; ne fait même croire
en la Bonté, en la Justice, en la Conscience su-
et voilà tout ce que me disait l'aventure du petit

Quelques pages de mon journal.
papillon blanc... branche fleur du
laurier.

Mercredi, 11 août 1915. - Dans la "Kekba", un roman assez
curieux publié dans le "Morceau de France", je trouve cette

Vendredi, 9 juillet 1915. - Le "papillon et la fleur de
Laurier", apologue :

Avant hier, par ce vent furieux, j'examinais les jolies fleurs
blanches du laurier à mon balcon, lorsque j'avisai un petit
papillon, blanc aussi, qui s'accrochait à l'une d'elles, les
ailes repliées, pâmé et comme évanoui.

La pauvre bestiole pourchassée par la tourmente était venue
échouer sur cette fleur parfumée; celle-ci lui avait procuré le
et l'asile; sans doute expirerait-elle enivrée et apaisée au
sein de cette fleur secourable.

miel

Hier matin, le papillon se trouvait encore à sa place;
mais toujours sans donner signe de vie.

Aujourd'hui dans la matinée, il avait disparu.
Et je rapportais à cette poétique aventure, à ce petit dra-
me dans la vie du gracieux insecte, mon propre cas, ma propre
situation.

Au milieu de l'effroyable tourmente qui décime et bouleverse
l'Europe, que deviendrais-je, hélas, sans ma sublime compagne,
sans ce coeur vigilant, fidèle et dévoué, sans cette présence
balsamique et lénitive dont le charme me fait prendre la vie en
patience et me réconcilie avec l'humanité; me fait même croire
et espérer en la Bonté, en la Justice, en la Conscience su-
prême?... Et voilà tout ce que me disait l'aventure du petit
à signaler les "gris"... Ces bougres gagnent beaucoup d'argent
et font une noce enragée. C'est à peine s'ils dessoulaient

papillon blanc bercé par la tempête sur la blanche fleur du laurier.

Mercredi, 11 août 1915. - Dans la "Rekba", un roman assez curieux publié dans le "Mercure de France", je trouve cette sentence extraite du Coran: "L'encre de l'écrivain a la même valeur que le sang du martyr!"

Samedi, 16 octobre 1915. - Votre amie M.D., qui est venue vous voir nous fait part des impressions d'une personne qui tenta de passer la frontière hollandaise. Fils barbelés et électrisés, intenses projecteurs de lumière: les nôtres bravent tous les dangers et il n'est obstacle qu'ils ne vainquent; ruse qu'ils ne déjouent.... Ainsi l'ingéniosité des Wallons les fait se munir de caoutchouc et se munir de cisailles pour couper dans les fils barbelés. Ils opèrent souvent avec la complicité des soldats. Et c'est par exemple l'amusante aventure d'un fugitif qui passa en Hollande de connivence avec un de ses gardes. Celui-ci fit semblant de le poursuivre par de-là les frontières, feignit même de tirer sur lui et... déserta à sa suite...

Nos braconniers et contrebandiers font à présent un métier qui flatte on ne peut mieux leur amour des aventures et leur coquetterie à braver les dangers et à "rouler" l'autorité quelle qu'elle soit. C'est surtout parmi eux que se recrutent les guides les plus sûrs pour les jeunes gens décidés à rejoindre nos armées. Ces compères ont inventé toute sorte de trucs. Ils ont construit jusqu'à des bateaux qui se replient, pour passer les canaux et rivières. Leurs chiens sont admirablement dressés à signaler les "gris"... Ces bougres gagnent beaucoup d'argent et font une noce enragée. C'est à peine s'ils dessoulent

quand il s'agit de travailler. Mais au moment psychologique ils ont recouvré toute leur lucidité. La nuit, avec leurs clients, ils couchent pêle mèle et en tas dans des granges sur des litières sordides. Nous causons plutôt des peuvres diables,

Judi, 2 décembre 1916. - La physionomie des trams se res-
sent extraordinairement de la guerre... Je passe sur les mili-
taires, ^{les} cheminots allemands qui encombrant les plates-formes
et qui sont d'ailleurs, c'est justice à leur rendre, polis,
prévenants, voire galants. Les voyageurs ont presque tous l'air
méfiant, désagréable, presque agressif; abondance de vilaines
têtes de profiteurs et de mercantis, L'autre jour, vers midi, en
revenant de l'Ecole Normale d'^{Instituteurs} Industrie, un de mes voisins qui
faisait route avec moi, attira mon attention sur les voyageurs
dans les deux compartiments de notre voiture. C'étaient presque
toutes femmes et quelles femmes ! Des péripatéticiennes du plus
bas étage, depuis la raccrocheuse, encore à peu près bien, des
boulevards, jusqu'à la pierreuse, la pensionnaire des derniers
bouges. Et quelles têtes ! Des larves !... Des avaries incarnées :
blanches ou plutôt livides, bleuâtres ou verdâtres ! Tout le
monde m'avait l'air de s'entendre et fraternisait, francmaçonnait,
échangeait des sourires, des ocellades, des lazzis. Elles s'en
revenaient parait-il de la visite qu'il leur faut subir une cou-
ple de fois par semaine à la prison de Forest...

Mercredi 21 février 1917. - Visite de notre amie V.D...,
toujours la bienvenue ! Elle nous apporte ^à défaut de la joie, ^{le}
le réconfort, le courage, la belle santé morale, le parfum de la
loyauté et de la droiture mêmes. Elle a comme nous horreur des
geignards et des hydrophobes, de tous ces éléments plus ou moins

irresponsables, atteints de la fièvre obsidionale, mais parmi lesquels quelques uns se révèlent atroces chenapans, malfaiteurs sinistres, bel et bien conscients, tramant on ne sait quelles louches conspirations. Nous causons plutôt des pauvres diables, des humbles, voire des prétendus voyous, combien souvent meilleurs que les bourgeois, combien préférables, aujourd'hui plus que jamais, aux gens dits "comme il faut".

Et notre amie nous conte une histoire bien touchante : Elle avait en cette époque un magasin en ville : épicerie et autres comestibles. Un soir qu'elle faisait sa caisse, entre dans le magasin un jeune gueux de dix-sept ans qui lui demande l'aumône. Enervée, mal disposée, dérangée dans sa comptabilité, elle vous l'éconduit assez durement. Il s'esbigne mais non sans avoir fait crouler malicieusement une pile de marchandises, conserves et autres.

Quelques instants après, survenue intempestive d'un policier tenant le jeune drôle agrippé par le collet et vous le secouant, non sans crier, tempêter, se donner de l'importance en vrai vengeur de la société : "Le voici, madame, il vous a volé cette boîte de sardines !"

Mais V., avec un évangélisme digne de l'évêque Biludonn *Bienvenu* Myriel dans les Misérables : "Mais non, monsieur, vous faites erreur. Il ne m'a rien volé du tout. C'est moi même qui lui ai fait don de cette boîte pour son souper..."

L'excellente V. avait éprouvé du remords de sa dureté pourtant assez excusable; elle ne voulait pas être responsable de la condamnation, de la déchéance, de la vie à jamais perdue de ce pauvre.

Bruxelles Le policier relâche le gamin à son corps défendant et celui-ci décampe encore plus vite que tout à l'heure. Au Nord nous
 nous Cependant notre amie retient un peu l'argousin à causer, de crainte qu'il ne se ravise et ne repince le miséreux... nous

avons Et ne voilà-t-il pas qu'à quelque temps de là, le jeune voleur, devenu un honnête marchand de bouquets, prit l'habitude de se glisser discrètement dans le magasin, et de préférence quand il y avait beaucoup de monde, pour déposer sur le comptoir un mignon bouquet de violettes ou de muguets suivant la saison.

Il ne disait rien, repartait au plus vite. C'est tout au plus si son sourire ou un clin d'oeil désignait la destinataire de ces fleurettes.

Ce manège dura longtemps. Les demoiselles de magasin taquinaient notre amie en disant : "Mademoiselle, voilà votre amoureux qui s'amène..."

Le petit vendeur de bouquets devint jardinier. Et quand le père de V... mourut il assista au convoi funèbre et sollicita de l'orpheline la faveur grande de pouvoir prendre à sa charge le soin et l'arrangement du jardinet sur la tombe du défunt.

Image-t-on manifestation plus édifiante de l'âme populaire ?
 Lundi 21 août 1916. - Hier, dîné chez les B..., à Dilbeek, dans leur "Cottage Aléna", au hameau de Kouden Aerd. Un site superbe d'où l'on domine un vallon et plusieurs lignes de coteaux accidentés de bocages au delà de Schepdael, d'Itterbeek, des deux rive, et d'où l'on jouit aussi d'un superbe panorama de Bruxelles. Un coin qui nous était totalement inconnu, à nous qui nous redions si souvent autrefois à Dilbeek. Mais nous comptons bien y retourner. C'est en effet un des plus beaux décors des environs de

Bruxelles, de ce plantureux et gras Brabant flamand. Georges R...
 était venu nous prendre le matin, vers 11 heures. Du Nord nous
 nous sommes rendus en tram jusqu'à Scheut où nous avons attendu
 un autre tram qui nous a mené à l'arrêt dit du Bailon. Là nous
 avons enfilé *une route à gauche de la chaussée,* sur le plateau un peu en contrebas
 duquel, non loin du puits miraculeux et de la chapelle de
 Sainte-Aléna, se dresse le cottage de nos amis placé aussi sous
 le vocable de la patronne de l'endroit. Ils ont une fort jolie
 habitation dont la pièce principale, vaste salle à manger, prend
 vue sur tout ce merveilleux pays vallonné et accidenté à souhait,
 alignant, au delà du vallon même, le Vlasendaal, jusqu'à l'horizon
 lointain, divers plans de pittoresques perspectives, bois
 et collines, rideaux d'arbres, quelques fermes d'un style sobre
 et bien typique, un moulin à vent, le moulin de Ter Cluyzen
 abrégativement mais irrévérencieusement appelé Luyzenmolen,
 par les naturels...

Oh, ces environs de Bruxelles, comme les Bruxellois mêmes
 les connaissent peu ! Surtout les régions à l'Ouest et au Nord-
 Ouest. En dehors d'Uccle, de Tervueren et de la Forest de Soignes,
 du seul Bois de la Cambre, du Boâh, comme ils disent, ils igno-
 rent à peu près tout de ces campagnes merveilleuses, les plus
 beaux sites dont se puisse réjouir une capitale, des campagnes
 qui ont préservé intégralement le caractère qu'elles revêtaient
 au temps où Breughel les peignait dans ses fonds de tableaux. Et
 voilà que nous-mêmes qui nous piquions cependant d'apprécier
 ces paysages mieux que le commun des citadins, nous y faisons
 encore des découvertes.

Dimanche 27 août 1916. - Les livres nous sont aussi, à ma

femme et à moi, une grande ressource, une suprême consolation en ces temps tragiques, d'angoisse et d'ombrage, où la conversation avec la plupart des vivants revêt aussitôt un tour funèbre et pessimiste. Aujourd'hui j'ai repris les Péchés Primitifs, l'oeuvre d'un archéologue, d'un érudit, Louis Maeterlinck, cousin de l'auteur de la Princesse Madeline. J'y trouve reproduit un rondeau composé, entre 1360 et 1383, par Eustache Deschamps, à la louange de Bruxelles. Ma cordiale et voluptueuse résidence était déjà à cette époque, s'il faut en croire le vieux trouvère, un pays de Cocagne, le vrai "Luilekkerland" de Breughel, le séjour des Gras plutôt que des Maigres, une thélème d'épicuriens et de sybarites. Aussi est-ce avec mélancolie, voire avec un réel crève-coeur, que Deschamps, sur le point de quitter Bruxelles, lui fait ces adieux éminemment suggestifs : ils que ses compagnons choisirent la voie de Brusselle adieu où les bains sont jolys

"Il pules estuves, les fillettes plaisans! de Léon et de Castille, raccAdieu beauté, liesse et tous délizables cités qui ne éprouv

Samedi 21 octobre 1916. - Notre amie E.O..., qui vint nous demander une tasse de thé aujourd'hui, nous rapporte un mot de gavroche liégeois : dans les fertiles plaines des Belges. Lui survinLa musique militaire allemande donnait un concert sur la cur-place Saint-Lambert, devant le vénérable palais des Princes-tre Evêques. Un gamin, arrêté, mains en poches et nez levé, sur la place semblait s'intéresser à la symphonie. Il est abordé par un officier qui lui dit avec amabilité : tre les insulteurs des beautés - Eh bien, petiot, il paraît que l'on écoute notre musique ?
O- Non pas, répond le gamin, je regarde notre Palais et

nos pigeons qui sont en train de ch... sur votre drapeau !

L'officier n'a pas demandé son reste. C'est d'assez gros sel mais qui sent tout de même son terroir.

Vendredi 29 décembre 1916. - Passé presque tout ce congé de Noël à la maison en tête à tête avec ma chère "Petite Fée" et en compagnie de mes livres. Je relis le Roland Furieux et les Lusitades. Dans le poème de Camoëns, je découvre un passage d'où je pourrais tirer parti pour un conte. Il s'agit de l'épisode des Douze Chevaliers, au chant sixième.

Magrice, un chevalier lusitanien, est parti avec onze de ses compagnons, pour aller venger en Angleterre les plus belles dames de ce pays insultées par des seigneurs félons, leurs propres compatriotes. Mais comme Magrice désirait depuis longtemps connaître les lois et les moeurs des autres nations, il décide de faire le voyage par terre, tandis que ses compagnons choisiront la voie directe à travers l'Océan.

"Il prend donc sa route par les royaumes de Léon et de Castille, raconte le poète, où il voit de redoutables cités qui éprouvèrent jadis la valeur portugaise; il franchit la Navarre et le périlleux sommet des Pyrénées; il admiré les beautés de la France et se rend enfin dans les fertiles plaines des Belges. Lui survint-il là quelque accident ou fut-il amené à ralentir sa course ? Il s'y arrêta plus longtemps que ne semblaient le permettre les intérêts de celle dont il était nommé défenseur."

Il finit toutefois par rejoindre ses pairs et arriva encore à temps pour entrer en lice avec eux contre les insulteurs des beautés anglaises.

Or, en lisant ces lignes voilà que je m'ingéniai à dev^{ie}iner

les causes qui arrêtaient si longtemps Magrice dans nos Flandres, à éclaircir ce mystère, à combler la lacune que présente le poème du grand Lusitanien.

Fut-ce la beauté de nos sites, la volupté et la liberté de nos mœurs ou plutôt une intrigue amoureuse qu'il me faudrait imaginer ? Et cela ferait comme un chant inédit, en l'honneur d'une beauté flamande, à intercaler dans le chef d'oeuvre :

~~~~~~~~~ G... me raconta l'autre jour un fait émouvant qui se serait passé à la colonie pénitentiaire de Merxplas et de nature à me rendre mes chers " las-d'aller " plus sympathiques, plus touchants, mieux voulus encore.

Lorsque la Guerre éclata, au nombre de quinze cents ils auraient demandé au directeur de la colonie, l'autorisation de s'engager. Celui-ci leur ayant objecté qu'il n'y aurait pas moyen pour l'administration de liquider leur situation à la colonie et leur payer leur masse, ils déclarèrent n'avoir besoin que de cent sous pour tout viatique.

En présence de leur désintéressement et de leur patriotique résolution, le directeur finit par leur donner congé. Or ces gueux se seraient battus comme des héros à Haelen et ailleurs, et étant repassés avec leurs régiments à Merxplas plusieurs d'entre eux, rougissant de candide orgueil, auraient arboré pour les exhiber à leur directeur, les galons de caporal, voire de sergent.

Le joli sujet pour un conte que cet épisode de notre Guerre. Mais pour le corser je songe à un épilogue dépassant quelque peu la portée de l'évènement tel qu'il se produisit. A la fin de la guerre, après la signature de la paix, je montrerais nos vagabonds plus que réhabilités par leur héroïsme, d'aucuns ayant même été

décorés, Je les montrerais reprenant le chemin de la colonie grouillie, cette naïve et volage insouciance, nous faisaient du pénitencier, à travers les sablons de la Campine; frappant à bien, nous réconciliaient avec l'heure présente, toujours noire la porte du Dépôt, et, écoeurés, navrés, désillusionnés par toutes les horreurs et les ignominies qui se commettent dans le monde soi-disant honnête et libre, sous le couvert même de l'honneur et de la vertu, ils solliciteraient de leur directeur, ahuri par cette incroyable démarche, la faveur, la grâce insignée de pouvoir retrouver la paix, la véritable paix au pénitencier. Et c'est là qu'ils se reposeront désormais sur leurs lauriers!

brève de l'"Alma Mater" de Louvain, il lui arriva de collaborer Samedi 24 avril 1918.- Une amusante scène de la rue nous est fournie par le mouvement des débardeurs, magasiniers, camion-Théodore Hannon. L'Artiste ouvrait de concours et il y avait à neurs et autres ouvriers du service de l'alimentation, dont un des décrocher des prix de 300 frs. De quoi allécher nos étudiants, magasins ou dépôts est installé en face de chez nous. Quand on Une fois, ils composèrent un conte qui se passait en Alsace et remporte les bidons qui ont contenu du miel ou qu'on en apporte pour la confection duquel ils avaient "bloqué" Brekman-Chatrian, de remplis, tout de suite accourt une nuée de gamins, mioches et histoire de corser la couleur locale. En dépit de ce travail Van fillettes, armés chacun d'une cuiller à l'aide de laquelle ils raclent <sup>les parois</sup> des vaisseaux vides, et se régalent, et s'empoissent, et Léon Dommartin, de beaucoup l'ainé de nos jeunes Louvanistes, se barbouillent à qui mieux mieux. On dirait d'un essaim de frelons et de mouches gourmandes. Ils se hissent même sur les charrettes des Jeux Floraux de Toulouse mirent au concours un poème sur les dont ils lècheraient jusqu'aux roues pour ne pas perdre une la grand dramaturge espagnol, Van Arenberg entra en lice, mais, goutte de cette glu sirupeuse.

ignorant l'œuvre de Calderon, il s'adressa à son ami Giraud. C'est après-midi ils étaient cinq à l'arrivé de l'équipe; à qui la lui fit lire, ou l'initia du moins, à ce qu'il était inson départ il y en avait bien une vingtaine. Les braves ouvriers dispensable d'en savoir pour célébrer le héros avec quelque comsont les premiers à s'amuser de leur gourmandise et leur abandon-pésence. Or, il se trouva que ce poème fut réussi. Il parut même nent même avec intention quelques écuellées de miel ou de sirop plus tard dans la Jeune Belgique, où il fit sensation. Mais au oubliées au fond de l'un ou de l'autre récipient. Ce spectacle concours ses vers n'avaient obtenu que le second prix, qui inspirerait sans doute les crayons de Roméo Dumoulin, nous étant à l'Université, Giraud, Van Arenberg et Verhaeren retient longtemps au balcon, ma femme et moi. Cette joie, ce collaboraient régulièrement au Journal des Beaux Arts d'Adolphe

grouillis, cette naïve et volage insouciance, nous faisaient du  
 bien, nous réconciliaient avec l'heure présente, toujours noire  
 et angoissante.

Jeudi 19 septembre 1918. É Albert Giraud, que je n'avais plus  
 vu depuis trois semaines, me parle à propos de notre mouvement  
 littéraire des petites revues et autres périodiques ou hebdoma-  
 daires antérieures à la Jeune Belgique. En se reportant aux épo-  
 ques de 1875 à 1880, il est amené à me raconter comment, des  
 bancs de l'"Alma Mater" de Louvain, il lui arriva de collaborer  
 avec son ami, le poète Emile Van Arenbergh, à l'Artiste de  
 Théodore Hannon. L'Artiste ouvrait des concours et il y avait à  
 décrocher des prix de 500 frs. De quoi allécher nos étudiants.  
 Une fois, ils composèrent un conte qui se passait en Alsace et  
 pour la <sup>confection</sup> ~~fonction~~ duquel ils avaient "bloqué" Ereckman-Chatrian,  
 histoire de corser la couleur locale. En dépit de ce travail Van  
 Arenberg n'eut que le second prix. Le premier fut attribué à  
 Léon Dommartin, de beaucoup l'aîné de nos jeunes Louvanistes.  
 Une autre fois, à l'occasion d'un centenaire de Calderon,  
 les Jeux Floraux de Toulouse mirent au concours un poème sur  
 le grand dramaturge espagnol. Van Arenberg entra en lice, mais,  
 ignorant l'œuvre de Calderon, il s'adressa à son ami Giraud  
 qui la lui fit lire, ou l'initia du moins, à ce qu'il était in-  
 dispensable d'en savoir pour célébrer le héros avec quelque com-  
 pétence. Or, il se trouva que ce poème fut réussi. Il parut même  
 plus tard dans la Jeune Belgique, où il fit sensation. Mais au  
 concours ces vers n'avaient obtenu que le second prix. Arenberg,  
 étant à l'Université, Giraud, Van Arenberg et Verhaeren et  
 collaboraient régulièrement au Journal des Beaux Arts d'Adolphe

Siret, commissaire d'arrondissement à Saint-Nicolas. Ce journal des Beaux Arts devait me consacrer un important article, le premier je crois, à l'occasion de mes Myrtes et Cyprès, mon volume de vers qui me valut aussi une lettre de félicitations de Paul Siret, fils du commissaire d'arrondissement, et camarade de nos futurs bons poètes à l'Université de Louvain. Le père Siret aimait beaucoup le jeune Giraud qui n'était alors que le petit Kayenberg. Quelque timoré et réservé que ce brave homme se montrât en raison de sa clientèle plutôt provinciale et bourgeoise, il laissait passer dans son journal des articles intransigeants, des proses à tout casser, comme telle étude enthousiaste de Giraud consacrée à Léon Cladel, qui valut au père Siret une soixantaine de désabonnements.

Néanmoins, chose assez rare dans les annales de la presse d'alors, et toute à l'honneur du brave commissaire d'arrondissement il continua à insérer la prose et les vers de ce jeune révolutionnaire. Cependant à quelque temps de là celui-ci devait "lâcher", lui, l'honnête Journal des Beaux Arts, par solidarité littéraire avec son ami Verhaeren. Le futur Chantre des Flamandes avait assez vigoureusement houspillé Lamartine à l'occasion d'une polémique avec le professeur Fernand Loise, qui fut une des têtes de Turc de la "Jeune". Le Journal des Beaux Arts, par la plume de son directeur, donna tort à Verhaeren. D'où démission et retraite de Giraud. Cela n'empêcha l'excellent Siret de s'intéresser toujours à ce jeune écrivain en qui il pressentait une future illustration de nos Lettres. Plus tard, se trouvant un jour avec Van Arenberg, qui était demeuré en relations avec lui, il l'interpella : " Et à propos, Emile, comment va ce petit Kayenberg... C'est un exalté,

En temps ordinaire elle suffisait à aider les étudiants nécessi-  
c'est un fou !... mais je l'aime tout de même !" *de l'école.*  
teux, mais à présent cette réserve est tout à fait insuffisante.

Il ne fut pas donné au petit Kayenberg de revoir son vieil  
Aussi le directeur va-t-il s'adresser à la Ville pour obtenir  
ami et de se réconcilier avec lui. Le bonhomme ne devait même  
d'urgence une aide plus efficace.

pas assister à l'aube de la renommée de ses anciens et jumeaux  
Avant la guerre, quand on vantait le style sobre, correct,  
collaborateurs. Il ne lut ni les Flamandes, ni Pierrot Lunaire.  
mesuré de Monsieur X Y ou Z, *de* quand c'était le plus souvent  
Il mourut avant l'avènement du Jeune Belgique, un peu des suites  
Z, Y ou X qui louait précieusement cette mesure, cette correction,  
du chagrin que lui avait causé l'aventure du petit Fritz Van de  
cette sobriété chez ses confrères, je songeais aux gastriciens  
Kerckhove, un enfant prodige pour les tableaux duquel il s'était  
et aux dyspeptiques dont on célébrerait la frugalité ou aux  
emballé et qu'il avait défendu mordicus contre toute la presse  
diagnosants dont on exalterait l'abstinence et l'économie !  
qui criait à l'imposture et à la supercherie, et prétendait ces  
oeuvres peintes par le père même du petit phénomène. *si ce n'est que je*

parcourais l'autre jour je trouvai néanmoins reproduite, avec  
Lundi 13 mai 1918. - Nous ne sommes pas trop atteints par  
admiration, une prodigieuse image de Victor Hugo. Au cours d'une  
la Guerre, du moins directement, mais autour de nous ! Toute cette  
conversation avec Alfred Stevens sur la beauté des femmes de  
misère, cette gêne, ce malaise, ces trances perpétuelles ne lais-  
Balsoreix, le poète aurait dit : "La ligne divine de la beauté  
sent pas de nous abattre et de nous démoraliser nous-mêmes à  
apparaît lumineuse mais brisée sur leurs visages. C'est l'éclair,  
certains moments. Nous réagissons de notre mieux par le travail  
c'est-à-dire l'éblouissante grimace du rayoni"  
et surtout par notre affection. Mais il faudrait être les derniers  
des égoïstes, des loups *ceux-ci* ~~divers~~, des accapareurs de toute sorte, que  
l'égal des brutes cupides et sanguinaires auxquelles nous devons  
la prolongation du Fléau, pour ne pas être touchés de la détresse  
générale. Ainsi samedi, le directeur de l'Ecole Normale d'Institu-  
teurs me disait que nombre de nos jeunes gens sont affaiblis au me  
point de dépérir et d'être souvent privés de connaissance. Les ou  
meilleurs, les plus intelligents, les plus vaillants font pitié. et  
Comme des plantes en pleine croissance auxquelles manquent la  
rosée et <sup>les</sup> sucs nécessaires, ils fléchissent, s'étioient, succom- *ques*  
bent, ne tiennent plus debout. Il y a bien une caisse de secours.

En temps ordinaire elle suffisait à aider les étudiants nécessi-  
 teux, mais à présent cette réserve est tout à fait insuffisante.

Aussi le directeur va-t-il s'adresser à la Ville pour obtenir  
 d'urgence une aide plus efficace.

Avant la guerre, quand on vantait le style sobre, correct,  
 mesuré de Monsieur X, Y ou Z, ou quand c'était le plus souvent  
 Z, Y ou X qui louait précisément cette mesure, cette correction,  
 cette sobriété chez ses congénères, je songeais aux gastritiques  
 et aux dyspeptiques dont on célébrerait la frugalité ou aux  
 claquedents dont on exalterait l'abstinence et l'économie !

Jeudi 13 juin 1918. - Dans un ouvrage assez médiocre que je  
 parcourais l'autre jour je trouvais néanmoins reproduite, avec  
 admiration, une prodigieuse image de Victor Hugo. Au cours d'une  
 conversation avec Alfred Stevens sur la beauté des femmes de  
 Delacroix, le poète aurait dit : "La ligne divine de la beauté  
 apparaît lumineuse mais brisée sur leurs visages. C'est l'éclair,  
 c'est-à-dire l'éblouissante grimace du rayon !"

Jeudi 27 juin 1918. - Depuis que j'ai appris la mort tragique  
 du philosophe et sociologue Eugène de Roberty (il aurait été  
 tué d'un coup de feu, dans son domaine de Tver, en Russie, où  
 il était retourné depuis la déclaration de guerre) je n'ai cessé  
 de songer à cette intéressante, originale et grande figure. Je me  
 suis rappelé mes rapports avec lui, le dîner chez Mme de B..., où  
 je le rencontrai avec les deux Reclus. J'ai repris ses lettres et  
 ses livres; celle qu'il m'écrivait pour me féliciter de mon  
Escal Vigor; le passage des Fondements de l'Ethique, où il est ques-  
 tion, en termes si flatteurs de mon Cycle Patibulaire.

Dans un autre de ses médullaires ouvrages, Le Bien et le Mal, il dit son fait à l'Economie politique et à nombre de socialistes qui sacrifient à cette prétendue science, aussi dogmatique que la plus arbitraire et intolérante des religions, - d'ailleurs inventée par et pour le régime capitaliste.

Dans le Bien et le Mal, Roberty reproduit aussi d'intéressants passages d'un écrit du sociologue Gumpowicz intitulé, Hallucinations sociales, et dans lequel l'auteur flétrit ce, les qu'il appelle l'éthnocentrisme, "cette déplorable erreur des peuples persuadés que chacun d'eux représente les hautes cimes de l'humanité à l'exclusion des autres civilisés". Ailleurs Gumpowicz ne combat pas avec moins de raison l'achrochronisme ou, pour définir le mal désigné par ce nom un peu barbare, la méprise des siècles qui s'imaginent être non seulement d'une façon relative, mais absolument, les plus avancés et les plus civilisés. "Nous croyons vivre dans le siècle de la raison, dit Gumpowicz, ce n'est là pourtant qu'une hallucination sociale; nous sommes encore aussi barbares que nos ancêtres, mais nous le sommes d'une manière différente."

Hélas! que ces lignes pessimistes, écrites bien avant 1914, sont de terrible, d'implacable actualité!

Vendredi 23 juin 1916. - Ce matin en me rendant à l'Ecole normale d'Institutrices je contournai le Palais de la Bourse. De véritables hurlements nous arrivaient dans la rue par les fenêtres larges ouvertes. C'était le conventicule, le sabbat des boursiers actuels : tripoteurs, affameurs, corsaires et filous de tout poil.

Smœl-toe ! (la ferme) leur cria un facétieux receveur des Tramways économiques, impatienté par ces beuglements.

A l'abattoir i enchérit un autre loustic. Et la foule, au dehors, d'approuver.

Dimanche 11 août 1918. - D... me parlant vendredi de la maladie à laquelle succomba le pauvre grand musicien Erasme Raway, exprimait sa conviction que la tristesse, le découragement, les désillusions en auront certes précipité le dénouement fatal. Comme tous les vrais artistes, comme les meilleurs d'entre nous ayant aimé et goûté l'Allemagne intellectuelle et artistique, surtout l'Allemagne musicale, Raway a dû souffrir des désolantes perspectives résultant pour l'art européen et la civilisation occidentale du fléau fratricide qui nous aura ramenés en quelques mois aux pires siècles de barbarie et de bestialité, à l'étiage moral de ceux que Leconte de Lisle appelait les "Siècles maudits".

Raway qui communiait fervemment et plus intimement encore qu'aucun des nôtres en le génie des Bach, des Mozart, des Beethoven, des Schumann et des Wagner, devait pleurer des larmes de sang, de ces larmes intérieures qui nous tuent, en entendant les énerguènes, la masse, la multitude, proscrire et mettre pour jamais en interdit les belles oeuvres auxquelles ils n'avaient applaudi que par snobisme.

Et en songeant ce matin à cette régression sinistre, comme je relisais les adorables Préfaces pour des Musiciens du regretté Henry Maubel, un gallo-germain s'il en fut, par toute l'essence de sa culture et de ses affinités, je me suis dit que, lui aussi, aura succombé à ce désespoir du civilisé par excellence, à cette

peine atroce, à ce qu'il lui en aura coûté de se voir contraint, par obligation patriotique, sinon à haïr l'Allemagne, du moins à ne plus pouvoir autant l'aimer ! Wagner.

Je vous connais encore, dit-il avec un généreux optimisme, et réunissent et c'est ce qui me tue ! leur sont propres, comme parle le noble et magnanime Curiace, ceux de l'époque que ce rapprochement de Curiaces parmi l'élite vraiment digne de ce nom, bien autrement humains et intéressants que nos Horaces frénétiques et enragés, ivres de représailles, prêts à réclamer les plus monstrueuses pratiques du talion, à retourner aux vendetta des sauvages, à déchaîner ces Errynies, ces chiennes d'enfer que le génie humain d'Eschyle avait transfigurées, il y a des centaines de siècles, par la sagesse de Minerve, en déesses sereines et en justicières équitables.

Ces civilisés, ces Européens-là, n'auront vraiment plus rien de commun avec cette aristocratie du cœur et de l'intelligence que nous avait promise tout le mouvement des Idées au XIXe siècle.

Dans ces Préfaces pour des Musiciens, Maubel parlant de Wagner constatait précisément combien, après 1870, ce génie sublime avait contribué à rapprocher les "honnêtes gens" de France et d'Allemagne et permis d'espérer une réconciliation définitive des deux nations.

En ces pages à la fois subtiles et prenantes, d'une idéalité sans pareille, je relus notamment cette image saisissante, véritable trouvaille d'un grand poète : Une flamme, couche et berce ses reflets à l'eau noire; notre instinct la pressent bonne; il faut que nous sachions qu'elle vient d'un phare caché dans les terres. Laissons nous voguer vers le reflet et nous apercevrons

bientôt le phare et le fort au détour des côtes. "

Contribution à l'histoire d'une littérature.  
Ce phare aux flammes de sécurité, d'amour, de fraternité ;

Maubel le voyait donc en l'art de Wagner .

"Les peuples se fusionnent, disait-il avec un généreux optimisme, et réunissent les qualités actives qui leur sont propres, et ce n'est pas un des faits les moins curieux de l'époque que ce rapprochement spirituel de deux peuples où se polarisaient respectivement le génie littéraire et le génie lyrique, peuples aux tempéraments opposés, on peut dire hostiles, et dont à cause de cela même, le rapprochement est significatif et l'union sera créatrice... L'Art trahit aujourd'hui un splendide mouvement humain qui se réalisera peut être socialement beaucoup plus tard..."

et hélas, oui, beaucoup, beaucoup plus tard, à supposer qu'il puisse encore se réaliser jamais ! Le rapprochement spirituel, auquel tendait le véritable esprit européen, a été détruit par une épouvantable rupture matérielle. La Bête emporte de nouveau sur l'Esprit. Le yahou des "Voyages de Gulliver", triomphe sur toute la ligne et c'est aujourd'hui que Jonathan Swift aurait été en droit d'écrire contre l'humanité un pamphlet si noir et si corrosif qu'avant 1914 on l'aurait trouvé calomnieux et blasphématoire. C'est à présent que se justifie la conclusion atrocement pessimiste qui lui fait même préférer le yahou, quelque immonde qu'apparaisse ce monstre enfanté par son imagination, à notre propre espèce, "la plus pernicieuse race d'odieuse petite vermine que la nature ait jamais laissé ramper sur la surface de la terre".

de Bayreuth Contribution à l'histoire d'une littérature.  
de l'Anneau du Niebelung, à la Monnaie, par la troupe d'Angelo  
( 1881 - 1900 ).

Max Waller et la "Jeune Belgique"

Vers 1880 la jeunesse belge se désintéressait en majeure  
partie des mesquineries et des chassés-croisés de la politique.  
Elle n'était non plus vouée aussi brutalement et exclusivement  
qu'à l'heure présente à la pratique des sports. Un souci d'art  
intervenant jusque dans les récréations de la foule. Et il n'y  
avait pas que l'art décoratif, l'art de plein air : cortèges, res-  
titutions passagères de nos cités médiévales avec leurs coutumes  
et costumes ; spectacles ou concerts s'adressant aux masses ;  
fêtes de folklore ou d'esthétique populaire auxquelles présidait  
la déesse Théoria, il y avait aussi une vie artistique plus raf-  
finée, aux manifestations moins exubérantes, plus intimes et  
plus profondes.

C'est l'époque des admirables Concerts du Conservatoire sous  
la direction de F. A. Gevaert, avec un orchestre de maîtres et un  
public où les intités l'emportent sur les badauds. Il suffit de  
parcourir les annuaires de cet établissement, entre les années  
1880 et 1900, pour se rendre compte de l'émulation et de la fer-  
veur qui y règnent. Ce sont des séances modèles, religieuses à  
l'égal des offices, consacrées à Bach, à Gluck, à Beethoven, et  
plus tard, après sa mort, à Wagner (l'Or du Rhin).

C'est la plus brillante période aussi des Concerts Populaires  
avec leur conductor Joseph Dupont et leur administrateur Léon  
d'Acoust, qui poursuivent notre initiation à l'oeuvre du maître

de Bayreuth, en attendant qu'après les inoubliables représentations qui régnent de tout temps en Belgique dans le domaine, et surtout dans celui des Arts plastiques, par la troupe d'Angelo Neumann, avec le concours d'Anton Seidl, chef d'orchestre, et de chanteurs comme la Materna, Scaria, Lieban, les directeurs de notre opéra, Stoumon et Calabresi, secondés par Dupont, nous donnent les premières représentations françaises de la Walkyrie et des Maîtres Chanteurs. Les Concerts Populaires de Dupont nous révélaient aussi la musique russe de Borodine, Moussorgski, Glazounov, Rimski-Korsakoff. Par cet inspiré capellmeister, un véritable apôtre du Beau musical, il fut donné aux Bruxellois d'entendre les œuvres de Peter Benoit, le grand maître flamand alors dans toute son activité; de Gilson, Jan Blockx, Raway, Linel, Matthieu, Huberti.

La vie n'est pas moins intense chez nos peintres et sculpteurs. Meunier va devenir le sublime sculpteur du Travail et Lambeaux, le glorificateur éperdu de la Joie charnelle. Les Verwée, les Stobbaerts, les Mellery, les De Braekeleer, les Rops, les Stevens atteignent à l'apogée de leur puissance créatrice et de leur maîtrise. Les jeunes artistes fonderont l'Essor, groupement d'où sortirent quantité de nos plus beaux peintres contemporains et d'où s'essaimèrent notamment, sous le vocable des Vingt et plus tard de la Libre Esthétique, les Frédéric, les Van Ryselberghe, les De Groux, les Ensor, les Van Strydonck, les Khnopff. Les générations suivantes créeront le Voorwaerts, Pour l'Art, le Sillon, Le Labeur, autant de pépinières généreuses auxquelles nous devons les Laermans, les Gilsoul, les Matthieu, les Blicck, les Langaskens, les Wagemans, les Smeers, des

Certes, cette luxuriante floraison est admirable, mais elle vers l'an 1880.

ne représente en somme que la continuation de la vie intense qui régna de tout temps en Belgique dans le domaine et surtout dans celui des Arts plastiques, <sup>musical</sup> ont depuis les approches de la guerre la Renaissance ou plutôt la naissance d'une littérature française en un pays réputé réfractaire aux beaux vers autant qu'à la belle prose, représentait un phénomène bien autrement remarquable. Aussi est-ce avec raison que M. Thiry a intitulé un livre qui s'occupe de cet avènement : La Miraculeuse Aventure des Jeune Belgique. <sup>On sait, les Rodenbach, les Verhaeren, les Maubal,</sup> Ce réveil ou cet éveil, fut tout bonnement miraculeux, en effet, et en dépit de l'aimable ouvrage de M. Thiry, d'un autre livre assez documenté de M. Paul André, sur Max Waller, l'un des paladins de cette épopée de nos lettres - de la remarquable, mais forcément incomplète histoire de ces lettres, due à Francis Naulet des ouvrages intéressants à divers titres, de M.M. Liebrecht, de Wilmotte, Chot, De Thièrè, sans parler des innombrables essais contradictoire, mais surtout tendancieux et entachés de ce déplorable esprit politique qui n'aura gâté que trop d'écrits grossoyés sous prétexte de critique littéraire, - il conviendra de revenir sur l'étude de ce prodigieux mouvement, et, en attendant, j'ai tenu à documenter ces futures <sup>l'œuvre</sup> histoires par quelques-uns de mes "Souvenirs et Témoignages." <sup>parler encore que de Maubal, le Gaslin et d'autres</sup> Je ne saurais constater pour le moment que ce miracle de la Jeune Belgique n'aura pas trouvé, à quelques exceptions près, de continuateurs faisant preuve de la conscience, de la probité, de la foi, du désintéressement, et même de l'originalité et de la puissance créatrice des jeunes gens, qui à la suite des De Coster, des Picard et des Lemonnier, leurs glorieux précurseurs, débutèrent vers l'an 1880. - il pas étourdi et sans intérêt par ces ambiances

Et ce mot cruel d'Albert Giraud sur le Cabotinage, l'arri-  
 visme, la mauvaise foi et l'esprit de lucre de tant de préten-  
 dus écrivains qui nous encombrant depuis les approches de la  
 Guerre, n'est que trop justifié par des moeurs et des procédés  
 renouvelés des pires manoeuvres politiques : "Autrefois nous  
 n'avions pas de littérature... A présent nous en avons une mau-  
 vaise." Trait une mère gorgiasse et éblouissante, réjouie à l'égal  
 des Mais, heureusement, entre autrefois et aujourd'hui il y  
 aura eu les Lemonnier, les Rodenbach, les Verhaeren, les Maubel,  
 les Waller. Lui demandait à quelles affinités il reconnaissait  
 que Heureusement aussi demeurent encore quelques survivants de  
 cette époque tellement héroïque et magnanime qu'elle en semble  
 déjà légendaire, voire fabuleuse.

Et le miracle ne consista pas seulement en l'avènement chez  
 un peuple insensible à la beauté écrite, de poètes somptueux, de  
 Belgique ne lui en demandèrent pas davantage et se contentèrent  
 vigoureux coloristes de lettres, tel qu'un Verhaeren, un Giraud,  
 d'un public restreint, mais fervent. D'ailleurs une légion  
 un Demolder, mais d'avoir fait lever de ce terreau ingratissime  
 d'adeptes leur vint à l'étranger et les dédommèrent de l'incom-  
 des fleurs frileuses et délicates, des poètes d'un art ultra-sen-  
 préhension et de la méconnaissance de leur excellents compatriotes  
 sitif, tout intérieur, intimiste jusqu'à l'hermétisme, bien plus  
 dont les "amitiés françaises" s'arrêtaient généralement au journal  
 subjectifs encore qu'un Rodenbach et qu'un Maesterlinck : des  
 et au théâtre parisiens.

génies de la trempe d'un Maubel, d'un Elskamp, d'un Van Lerberghe.

Et pour ne parler encore que de Maubel, le Destin mit certes  
 le comble à son ironie, à ses caprices de pince-sans-rire, en  
 suivies avec Théodore Rannon et avec Camille Lemonnier. J'avais  
 faisant naître cette âme exquise et nuancée, fluide et subtile  
 fait la connaissance de celui-ci à l'"Union Littéraire", le  
 entre toutes, au pays le plus plantureux, le plus friand d'exté-  
 groupement de nos écrivains, fondé et présidé par Eugène Van  
 riorisations pléthoriques, le plus porté aux grasses jouissances  
 Bommel, l'auteur de *Don Pisco*, un des très rares romans de va-  
 matérielles.

leur à citer avec quelques romans d'Emile Greyson, la Forge  
 Pauvre Maubel ! Il en souffrit sans doute. Combien de fois  
 roussal de Picard et surtout les ouvrages de De Coster, comme  
 ne nous apparut-il pas étourdi et même meurtri par ces ambiances

représentant la meilleure prose française d'ici avant 1880, tumultueuses jusqu'au paroxysme ! Mais sa nature pudique et concentrée ne l'empêchait pas d'aimer et d'admirer ses pairs plus prodigues d'effusions et de gestes. Il chérissait même et plus filialement que pas un, cette patrie peu accessible et à ses poètes et surtout à ses poètes de demi-teinte et de sourdines éthérées. Il l'affectionna comme un enfant rêveur et réfléchi admirerait une mère gorgiasse et éblouissante, réjouie à l'égal des vergers et des moissons. Il résuma même son sentiment en cette mélancolique et poignante réponse qu'il fit un jour à Nautet, qui lui demandait à quelles affinités il reconnaissait que la Belgique fut sa patrie : " A la tristesse que j'y ressens ! "

## II

Heureusement, cette terre fertile, puissante, complexe jusqu'à la contradiction, s'avéra généreuse inspiratrice sinon consommatrice empressée de la manne littéraire. Les "Jeune Belgique" ne lui en demandèrent pas davantage et se contentèrent d'un public restreint, mais fervent. D'ailleurs une légion d'adeptes leur vint à l'étranger et les dédommagèrent de l'incompréhension et de la méconnaissance de leurs excellents compatriotes, dont les "Amitiés françaises" s'arrêtent généralement au journal et au théâtre parisiens.

Avant de venir me fixer à Bruxelles dans des conditions sur lesquelles je reviendrai plus tard, j'entretenais des relations suivies avec Théodore Hannon et avec Camille Lemonnier. J'avais fait la connaissance de celui-ci à l'"Union Littéraire", le groupement de nos écrivains, fondé et présidé par Eugène Van Bommel, l'auteur de Dom Placide, un des très rares romans de valeur à citer avec quelques romans d'Emile Greyson, la Forge Roussel de Picard et surtout les ouvrages de De Coster, comme

représentant la meilleure prose française d'ici avant 1880.

Max Waller vint me voir, rue du Marais, dès mon installation à Bruxelles, et me demanda de collaborer à la Jeune Belgique, qu'il allait fonder avec quelques-uns de ses camarades d'université. C'était l'été de 1881. J'étais arrivé précédé d'une petite réputation que me valaient mes vers et mes feuilletons de critique au Précurseur. Verhaeren était déjà venu me relancer à Anvers pour me demander les conditions que me faisaient Jouaust, l'éditeur des Bibliophiles à Paris. J'avais rencontré Rodenbach au banquet dont un congrès littéraire à Anvers avait fourni le prétexte. Avec Waller et Hannon, nous déjeunions régulièrement chez Lemonnier, chaussée de Vleurgat. C'était le moment de l'apparition du Mâle et du Mort. A la table de celui que nous devions appeler notre maréchal des Lettres, je rencontrai Alb. Giraud, fraîchement émoulu de l'université de Louvain, Em. Van Arenberg, Joe Dierck de Ten Hamme, qui fut pour les rues de Bruxelles l'historien que Augustin Thys fut pour celles d'Anvers; Constantin Meunier, les peintres Mellery et François Taelmans. C'est de cette époque que date la lettre sur Lemonnier que j'envoyai à un chroniqueur de Paris et qui, retrouvé, là-bas chez un bouquiniste des quais par Léon Bazalgette, fut reprise, un couple d'années avant la guerre, dans la Vie Intellectuelle de Rency. Si j'y fais allusion c'est que ce document pourrait assez bien le Lemonnier de notre âge héroïque et nous l'évoque dans son milieu d'ardentes et généreuses recrues qu'il enflammait de sa parole et, mieux encore, de son exemple. (1)

Plus tard, quand j'eus loué une maison rue Van de Weyer à Schaerbeek, les Jeunes-Belgique commencèrent à se réunir toutes les semaines chez moi. Nous nous lisions nos vers et nos proses,

(1) Voir cette lettre plus loin.

et étaient nés en plein... nous buvions du thé, ma femme nous friturait des beignets et qu'ils ne se montraient... Ivan Gilkin nous jouait à Wagner.

Certes, on a déjà beaucoup parlé de la Jeune Belgique et de leurs sympathies françaises... l'inauguration du monument élevé à Max Waller aura fourni aux journalistes, dont quelques initiés et avertis, de rappeler le rôle et la signification du délicieux Siébel dans l'éclosion, voire l'épanouissement de nos lettres ; mais ce que l'on n'a pas encore dit à suffisance et ce qu'il importe de constater, sur-tout en ces temps où trop de veules se font prendre pour des lanternes, c'est le caractère vraiment, bellement, irréductible-ment belge dont se réclama le mouvement de 1880 et l'intrépide petit périodique, qui s'en faisait le manifeste, avec Waller pour porte-drapeau, et pour devise "Ne crains".

Ce manifeste se résumait déjà dans le seul choix de ce titre : l'autre personnalité, faut-il s'étonner de l'esprit dissolvant la Jeune Belgique.

Cette revue-là, au moins, tendait à réunir en un étroit faisceau tous nos écrivains de langue française, sans distinction de partis, sans sacrifier à la néfaste politiquaille, et surtout sans opposer les Wallons aux Flamands ou vice-versa, comme ce fut le cas, hélas ! dès notre initiative, dans certaines revues littéraires ou de la Vie Intellectuelle... étroitement provinciales quoique prétendument favorables à l'expansion de la langue française. Oui, la Jeune Belgique eut à combattre d'emblée ce courant plus politique que littéraire, qui ne se bornait pas à honnir la littérature et même la langue flamande, mais qui poussait la gallomanie jusqu'à la flandrophobie, voire jusqu'à la belgeophobie en exaltant les écrivains français de la Wallonie aux dépens des écrivains français de la Flandre. Notez que maint de ces maniaques portaient des noms ultra-germans aujourd'hui d'adeptes plus farouches et plus...

et étaient nés en plein pays tudesque, ce qui donnerait à supposer qu'ils ne se montraient latins si intraitables que pour se faire pardonner leurs origines irrécusablement teutoniques. L'ostentation de leurs sympathies françaises en devenait une façon d'alibi. Par malheur, de bons esprits, des hommes sérieux firent le jeu de ces trublions plus Français que la France même. Un de nos universitaires les plus distingués n'alla-t-il pas jusqu'à reprocher à l'un de nos meilleurs conteurs wallons d'avoir demandé pour son volume de début une préface, à un aîné qu'une destinée marâtre fit naître et vivre, oui même s'entêter à vivre dans nos contrées flamandes! Je m'empresse d'ajouter que si le même universitaire réclame pour les Wallons le monopole de la sensibilité, il concède exclusivement aux Flamands le privilège de l'imagination! C'est toujours ça. Encouragés par le chauvinisme franquistion de l'une et de l'autre personnalité, faut-il s'étonner de l'esprit dissolvant qui régnait dans la plupart de nos revuettes et chapelles soi-disant littéraires d'avant la guerre, de ce dénigrement, de ce chingage, de cette suffisante insuffisance, de ce singisme, comme l'appelait Picard, allié au plus grotesque autogobisme, contre lesquels des magazines de la valeur de la Belgique Artistique et Littéraire ou de la Vie Intellectuelle avaient toutes les peines à prémunir des jeunes Belges qui n'avaient plus rien du feu sacré des "Jeune-Belgique".

Phénomène piquant et paradoxal jusqu'à l'invraisemblance : l'âme belge que l'on disait inventée par Picard et dont, à sa suite, Lemonnier et Verhaeren avaient fini par reconnaître l'existence, cette pauvre âme belge dont se gobergeaient nos esprits forts et nos moussaillons des derniers bateaux, ne compte pas aujourd'hui d'adeptes plus farouches et plus intolérants que ses

contempteurs de la veille. Tous ces belgephobes se sont mués en patriotes forcenés, en patriotards fanatiques au point de trouver suspect et presque indésirables des artistes qui manqueraient d'opportunisme et de flair en communiant depuis leur entrée dans la carrière avec les terriens de la terre patriale; des artistes qui eurent le tort grave de n'avoir pas attendu pour la chérir et l'exalter que cette patrie fût couverte de ruines, de cadavres, et noyés dans le sang !...

Peut être trouverons-nous <sup>un jour</sup> l'occasion/de reprendre, en l'étayant d'une documentation aussi copieuse que véridique, cet édifiant chapitre de l'histoire nationale.

### III

Pour en revenir au rôle de Max Waller et de ses frères d'armes, constatons à l'honneur des écrivains de cette génération que ce qui devait les distinguer aussi de la gendeletraille politique, gazettière et rond-de-cuïresque d'aujourd'hui, c'était, en dehors de leurs mérites de créateurs, leur éclectisme, leur érudition, leur connaissance approfondie de la littérature mondiale. Oui, tous ces jeunes écrivains d'alors et jusqu'aux moindres possédaient une vaste et solide culture qui les gardait de la présomption de nos actuels enfonceurs de portes ouvertes ou découvreurs d'amériques. Il est possible que tel trissotin, de la philologie romane ou tel autre herboriste et entomologiste de la littérature eût pu les trouver en défaut et relever dans leurs essais des erreurs d'étymologie, de chronologie ou même des attributions inexactes, mais *la plupart des chefs d'œuvre, en goûtai-ent-ils* du moins connaissaient-ils l'esprit encore mieux que la lettre, en subissaient-ils le charme ou la puissance, s'en assimilaient-ils la véritable beauté, les aimaient-ils jusqu'à l'adoration.

Ce furent tous, à commencer par un Lemonnier ou un Verhaeren,

des enthousiastes, des inspirés, des tempéraments tirant orgueil de leur sympathies, avides de faire partager leurs admirations aux autres, de leur communiquer le frisson sacré, d'éveiller la sensibilité esthétique de tant de précoces blasés qui, loin d'aimer l'oeuvre d'autrui, fut-ce celle de leurs proches, de leurs poètes naturels, se soucient à peine de la lire. Un vrai poète est jaloux. Il faut admirer tout pour s'exalter soi-même !

Ce vers de la Multiple Splendeur leur était une règle de vie spirituelle. Les "Amis de Goethe", un véritable culte pour Goethe, et quelle leçon d'enthousiasme Verhaeren eut encore l'occasion de donner à nos aspirants poètes, une couple d'années avant la guerre dans les conférences organisés par les "Amis de la Littérature !" Les dures vérités qu'il ne crut point devoir ménager à un public composé pour une trop grande part de snobs et d'arrivistes ! Vérités qu'il ne serait que trop opportun de leur remettre sous les yeux ! Avec quelle véhémence il s'éleva contre ce muflisme, cette basse roublardise, cette rosserie qui commençaient déjà à attarer la production soi-disant intellectuelle de l'Europe d'alors et qui sévissait, qui sévit surtout en notre matérielle, pratique et utilitaire Belgique. Il suffit de parcourir la collection de la "Jeune Belgique" pour se rendre compte du probe travail auquel se livraient tous ces jeunes gens dont, à de très rares exceptions près, aucun ne devait se compromettre et se diminuer dans nos beuglants et nos bouis-bouis politiques. Non seulement Waller et ses collaborateurs possédaient à fond l'histoire et les oeuvres des grandes époques littéraires de la France et se tenaient fidèlement au courant de la production française moderne; non seulement ils saluaient

maintes oeuvres de valeur avant qu'on les eût goûtées ou même signalées à Paris, mais la plupart s'intéressaient aux littératures étrangères, et, polyglottes très avertis, connaissaient, lisaient couramment l'anglais, l'allemand, l'italien, même ce flamand qu'il était de bon ton chez nos bourgeois et nos dirigeants belges de trouver trop vulgaire et commun pour admettre qu'un vrai poète eût jamais su en tirer parti.

Waller avait rapporté d'un séjour étudiant à Bonn, et aux rives romantiques du Rhin, un véritable culte pour Goethe, et <sup>aussi</sup> surtout pour Heine, pour celui-ci surtout dont l'influence est manifeste dans sa Flûte à Siébel. Le choix même de ce nom, Siébel, était certes un hommage rendu plutôt au Faust original, qu'à celui du bon Gounod. C'est aussi au charme nostalgique exercé sur le jeune "page de lettres" par les bords du Rhin, que nous devons Greta Friedmann, cette ébauche de roman, qu'il donna à sa Jeune Belgique.

Fernand Séverin, lui aussi, avait fait une partie de ses études en Allemagne, notamment à la Domschule d'Aix-la-Chapelle, et si nous en croyons son biographe M. Boisacq, il aurait même été chargé de donner un cours d'allemand dans un internat des Ardennes : C'est l'exquis poète du Chant dans l'Ombre et du Don d'Enfance qui me fit lire Grabbe, un romantique allemand peu connu, entr'autres cet extraordinaire Duc de Göthland, qu'on prendrait pour une tragédie de Webster sinon de Shakespeare. Se souvient-on encore de Paul Tiberghien, depuis tant d'années qu'il se fit moine ? Il publia cependant dans la "Jeune Belgique" l'Atalante à Calydon, de Swinburne, traduit de l'anglais avec autant d'élégance passionnée que de consciencieuse littéralité. Combien de fois n'ai-je pas

Brouez, en collaboration avec Henry Maubel, la toute première

pas repris ces pages, véritable tour de force, car Swirnbörne est peut-être de tous les Anglais le plus difficile à faire passer dans la langue française. Eh bien, j'y prends autant de plaisir qu'à l'original. Aussi dans mes cours, quand je suis amené à m'occuper du plus grand poète de l'époque victorienne, est-ce la traduction de Paul Tiberghien qui me paraît la plus propre à faire apprécier par un public de langue française, les splendeurs et la richesse de ce chef-d'oeuvre. Olivier George Destrée, qui se fit bénédictin, comme Tiberghien, son cousin, était devenu chartreux, non moins épris de littérature anglaise, traduisit pour la "Jeune Belgique" des poèmes de Tennyson et de Dante Gabriel Rossetti. On lui doit, en outre, de très consciencieuses études sur les Préraphaélites dont Rossetti, Burne, Jones, William Morris. Des Ombiaux sacrifiait à son tour à ce d'ailleurs louable engouement pour les poètes d'outre-Manche, s'appliqua à nous traduire le Old Mariner, de Coleridge. On connaît la remarquable traduction de Macbeth par Maurice Maeterlinck et sa très fidèle adaptation de l'Annabella de Ford.

Pour ma part, non moins féru des Elisabethiens, j'avais traduit la Duchesse de Malfi de Webster, l'Edouard II de Marlowe, Philaster de Beaumont et Fletcher. Mon adaptation de cette dernière oeuvre à la scène française fut même représentée aux matinées de l'Odéon de Paris. Je signal aussi, dans la "Jeune Belgique" la première traduction française, de l'article Blackwood d'Edgar Poe, et la première traduction française de Cavaleria Rusticana et de La Lupa, deux contes italiens de Giovanni Verga; je donnai également à notre "Jeune Belgique" plusieurs scènes des Prétendants à la Couronne d'Ibsen et, à la "Société Nouvelle" de Fernand Brouez, en collaboration avec Henry Maubel, la toute première

traduction française des Fisserands de Hauptmann, père et par-  
fait Georges Khnopff, le délicat poète verlainien et japonisant  
-traduisit des contes de Wilde et les Portraits Imaginaires de  
William Fater. Enfin ne clôturons pas cette liste rapide des prin-  
cipaux travaux de traduction entrepris par les "Jeune Belgique"  
sans mentionner les Marginalia d'Edgar Poe, traduites par Arnold  
Goffin, et les contes des frères Grimm mis en un français délicieu-  
sément archaïque et primesautier par Louis et Louise Delattre.

N° était-ce point là de l'internationalisme du meilleur aloi ?  
Du cosmopolitisme autrement intéressant que celui de nos Gaudissart ?  
Ce sont là surtout des titres peu connus de nos "Jeune Belgique"

~~à la reconnaissance des lettrés, titres sur lesquels la commémora-  
tion du jeune chef de ces écrivains, ne fournissait l'occasion~~

~~d'insister.~~ sonnet, Lamento, signé Ernest V.D. Cette signature

IV

discrète est celle de l'anversois Ernest Van Dyck, le futur glo-  
rieux chanteur wagnérien, qui avait connu Giraud, Waller, Verliant  
fut-ce au simple point de vue anecdotique, il n'est pas de docu-  
ment et de guide plus vivant, que la collection même de la "Jeune  
Belgique, soit que l'on en parcoure les tables des matières, soit  
que l'on s'arrête aux articles de polémique, combats ou escarmouches,  
soit encore que l'on épingle des facéties, boutades et menus faits  
rapportés au memento, soit même que l'on consulte les annonces  
de la livraison 11 où s'intéresse l'Homme de l'Églogue, un autre de  
de la couverture. Oui, rien n'est à dédaigner dans cette Jeune  
Belgique. Et les annonces, les réclames mêmes y ont un piquant,  
un brio, une désinvolture élégante à cent lieues de tant de maga-  
zines ou plutôt de boutiques littéraires qui s'ouvrirent par la  
suite.

Au verso de la couverture de la livraison seizième (16 juil-  
let 1888), Max Waller apprend à un certain V.D., qui n'est  
proprement dite, qui succédait à la Jeune Revue, de M. Albert Bauwens

( aujourd'hui grave notaire comme l'avait été son père et parfait conseiller municipal ) dans laquelle Waller et Giraud avaient publié des proses ou des vers batailleurs et casseurs de vitre bourgeoises, - le Semeur, un de mes adieux à la poésie versifiée, voisine avec un Clair de Lune de notre jeune directeur et un sonnet de Georges Rodenbach. Albert Giraud apparaît pour la première fois en tête de la deuxième livraison ( 15 décembre ) avec des Idylles Modernes. Henry Maubel débute dans le N°3, par un Noël Triste. Dès le N° 2, la collaboration de Giraud sera aussi variée que régulière et même continue. Avec Waller il s'agit d'emblée l'âme, l'ordonnateur, le stratège de notre offensive.

Ce seront des vers, des contes en proses, des fragments du Scribe, des critiques d'art, des épigrammes, des pages son premier et unique roman, de bravoure, lyriques ou mordantes.

Au N°4 un sonnet, Lamento, est signé Ernest V.D. Cette signature discrète est celle de l'Anversois Ernest Van Dyck, le futur glorieux chanteur wagnérien, qui avait connu Giraud, Waller, Verlant et d'autres Jeune Belgique à l'université de Louvain et qui, avant de se vouer exclusivement à la carrière musicale, dirigea tout un temps une petite revue, Le Correspondant.

Aux premiers sommaires de la Jeune Belgique figurent encore les noms de Théodore Hannon et de Lucien Solvay, notamment dans la livraison 11 où s'intercale l'Homme de l'Eglogue, un autre de mes tout derniers poèmes. Jules Destrées fait son entrée au N° 12 ( 15 mai ) avec une Lettre Perdue.

Emile Verhaeren, entre en ligne, et crânement, à partir du N° 13, avec une pièce de ses Flamandes : Aux Flamands de Rubens.

Au verso de la couverture de la livraison seizième ( 15 juillet 1882 ), Max Waller apprend à un certain Iv.C..., qui n'est

rien moins que le troublant alchimiste de lettres Ivan Gilkin, le futur poète de la Damnation de l'Artiste, que son sonnet Anatomie paraîtra dans le numéro suivant. "Comme cela se trouve ! Nous comptons précisément vous offrir d'être des nôtres. Jugez si vous êtes le bienvenu : notre rêve en bonne voie de se réaliser serait de grouper autour de notre drapeau tous les jeunes de talent." C'est en ces termes que le jeune paladin de lettres donne l'accolade à l'une de ses plus solides recrues. De déjà glorieux aînés s'empressent de fraterniser avec le bataillon juvénile. En tête des livraisons 16 et 17, paraît un chapitre inédit de Thérèse Monique, de Camille Lemonnier. Les bienvenues de la part d'André Fontainas appartient à la classe de 1883. L'histoire, <sup>en</sup> de son rôlement ne manque pas de gaité; Max Waller l'avait d'abord pris pour une femme ; il en avait jugé ainsi sur la foi de son style, sans doute extrêmement chaste, pudique et réservé; car il ne connaissait le récipiendaire que par ses pattes de mouche. Si bien qu'on lisait cet amusant poulet dans la "Boîte aux Lettres" au dos de la livraison du 20 décembre 1883 : "André Font., Bruxelles. Oh mademoiselle, que votre prose valait mieux ! Vos variations à Léon sont bien, très inégales; je n'aime ni vos oiseaux "qui piaillent", ni "et plaines et rivages" (chevilles!) ni... les attraites de son corps "enivrant" (Aïe Millevoye ! oh Gilbert ! Revenez à la coulante prose de votre Rêve Indien, et, si possible, reprenez votre ou un autre nom de femme qui montre que la Jeune Belgique n'est pas ignoble réunion de barbifères." <sup>une/</sup> voir plus tard ce qui rend la méprise tout à fait amusante, c'est qu'à cette époque déjà, André Fontainas, un grand jeune gars solidement râblé et découplé, arborait déjà une ample barbe noire, aussi fournie Chanson d'ave qui, lui aussi, avec Grégoire Le Roy, un autre

que celle d'un mage assyrien, laquelle aussi, jointe à son nez aquilin et à ses lèvres sensuelles, contribuait à le faire ressembler au portrait de François Ier, par le Titien que l'on admire au Musée du Louvre. De nous tous, engeance plutôt glabre ou tout au plus comme Verhaeren, pavoisée d'une paire de

moustaches hirsutes, c'était lui le plus franchement barbifère. Le Rêve Indien en question, avait paru dans la livraison d'avril 1882.

Comme Francis Nautet le constate dans son Histoire des Lettres Belges d'expression française, presque tous les nouveaux venus commençaient par s'attirer semblables bienvenues de la part du jeune capitaine des Jeunes Belgique, et, il faut croire, ajoute le brave Nautet " que ces brimades avaient un fond bien charmant de gaminerie, car les disciples vinrent en masse."

Il n'est pas jusqu'à Maurice Maeterlinck, alors un tout jeune homme, frais émoulu du Collège Sainte-Barbe à Gand, qui ne se fasse rabrouer par Max Waller dans la " Boîte aux Lettres " du N° 8 ( Tomme III, 15 juillet au 15 août 1884) et cela quoiqu'il ait eu déjà des Triolets signés M. Mater dans le tome II ( 1883, page 260). Voici cette fin de non-recevoir :

" M. Mater. Mauvais les vers à notre vieil ami Charles V. L., archi-mauvais. Autre chose et mieux, s.v.p." Maeterlinck ne se découragea point et loin d'en vouloir à son jeune aristarque, il lui envoya encore des vers. J'ignore si ceux-ci valaient mieux; toujours est-il que la Jeune Belgique devait lui ouvrir plus tard largement ses portes et qu'il y publia, presque au complet, la série de ses Serrés Chaudes. On aura deviné que Charles V. L, n'était autre que Charles Van Lerberghe, le futur poète de la Chanson d'Eve qui, lui aussi, avec Grégoire Le Roy, un autre

fonds de tableaux du vieux maître, et dont notre ami, éminent poète, ami de Maeterlinck, devait collaborer à la Jeune Belgique après que Georges Rodenbach, Gantois, comme eux, et leur frère, d'origine à la fois flamande et wallonne, comme quelques-uns par ailleurs de lettres, les eût présentés à Max Waller et à ses de nos plus grands Belges, comme Constantin Meunier, Camille frères d'armes.

Lemormier, Edmond Picard et Paul Janson, adorait son Brabant Grâce à Max, tout ce monde, vétéran de la première heure et sa Flandre, et ce sont leurs moeurs, leurs dévotions et leurs et miliciens de la dernière levée, fraternisait, s'estimait, types qu'il ne s'est laissé de nous raconter et de nous décrire se donnait de bons conseils, vivait en parfaite harmonie, dans des livres aussi savoureux que la pâte et le coloris de formait un bataillon qui ne combattit que pour l'Art et le Beau, nos meilleurs peintres.

Désintéressés ils l'étaient tous. Et cela durant plusieurs générations. *Le pour certains, la notoriété pour un grand nombre* "La gloire est venue sans qu'ils y eussent jamais songé" comme au but de leur oeuvre. Rien de moins arriviste reusement satirique: "Je cherchais, dit-il, à tenir en laisse que ces écrivains. Ils firent d'abord des livres, ils les firent cette espièglerie, qui est un des <sup>en</sup> plus beaux dons de l'enfance, de leur mieux, pour le seul plaisir et l'honneur de la Beauté, mais mon humeur <sup>in</sup> rieuse a pourtant valu bien des déboires sans s'inquiéter du public, de l'argent, de l'éditeur, de la auprès des odieux "pions", et je ne rappelle qu'un jour, après réclame, de la mode, de la critique, surtout sans se jalouser, je ne sais quelle incartade, le <sup>en</sup> des études préféra solennement devant moi: "Monsieur! vous semez la honte de toute l'ennemi, avec les Bourgeois, c'est-à-dire avec ceux qui pensent société constituée"... Je ne consolais des tortures scolaires et agissent basement.

*Eugène Demolder*  
en pratiquant assidûment l'écriture. Je n'étais pas un auteur de ce merveilleux triptyque littéraire que forment ces trois romans: La Route d'Emeraude, Les Patins de la Reine de Hollande et Le Jardinier de la Pompadour, est né à Bruxelles en 1862. Son enfance et sa jeunesse s'écoulèrent quai du Hainaut à Molenbeek, en face du canal de Charleroi et non loin de ces campagnes brabançonnnes qui lui furent toujours si chères comme elles l'avaient été à Braughel le Vieux. Combien de fois durant nos promenades à Dilbeek, Zellick, Schepdael et Bodeghem, ne me fit-il pas admirer le paysage demeuré à peu près le même que les commençait sa chute derrière les hautes falaises de grande

fonds de tableaux du vieux maître, et dont notre ami, étant allé vivre en France, ne cessa d'encadr<sup>er</sup> ses nostalgies ! Demol-der, d'origine à la fois flamande et wallon<sup>e</sup>, comme quelques-uns de nos plus grands Belges, comme Constantin Meunier, Camille Lemonnier, Edmond Picard et Paul Janson, adorait son Brabant et sa Flandre, et ce sont leurs moeurs, leurs décors et leurs types qu'il ne s'est laissé de nous raconter et de nous décrire dans des livres aussi savoureux que la pâte et le coloris de nos meilleurs peintres.

Le romancier a rappelé ses années d'études à l'Athénée de Bruxelles en des pages vivantes et émues et, par moments, généreusement satirique : " Je cherchais, dit-il, à tenir en laisse cette espiègleries, qui est un des plus joyeux dons de l'enfance, mais mon humeur rieuse m'a pourtant valu bien des déboires auprès des odieux "pions", et je me rappelle qu'un jour, après je ne sais quelle incartade, le préfet des études proféra solennellement devant moi : " Monsieur ! vous serez la honte de toute société constituée "... Je me consolais des tortures scolaires en pratiquant assidûment l'école buissonnière. Je n'étais pas un mauvais élève ; au contraire, certaines facultés intellectuel-les me permettaient d'échapper au banc des cancre. Cependant l'école buissonnière fut, au fond, ma vraie école, et je la conseille aux jeunes gens. Car c'est pendant une de ces courses défendues, accomplie aux environs de Bruxelles, que je reçus du ciel des vagabonds, ma première leçon de littérature. L'été s'annonçait dans les feuillages, qui abandonnaient leur fraîcheur printannière pour une parure plus profonde d'or foudroyant et de lumière ambrée. C'était dans les prairies d'Anderlecht. Le soleil commençait sa chute derrière les hautes rangées de grands

peupliers qui bordent le canal. Les ombres de ces arbres s'allongeaient avec une douce solennité sur les vastes prairies. Et comme elles approchaient du sentier que je suivais, involontairement, comme s'il eût été écrit en lettres d'or dans ce tout paysage idyllique et calme, je murmurai, des larmes aux yeux, le beau vers de Virgile : *... floribus et collibusque fragantibus. Les* *perce-Majoresque livrant altis de montibus umbræ.* *ains de notre* *Toute la sensibilité et aussi la sensualité de l'écrivain* *se révèlent en ces lignes !* *font, se désaltèrent, se divertissent*

Après l'Athénée, il fit son droit à l'Université de Bruxelles, où il se lia avec quelques-uns des Jeunes qui devaient livrer avec lui le bon combat littéraire. Il donna ses premières proses à l'Artiste, un hebdomadaire qu'il dirigeait avec Félix Fuchs, jeune avocat comme lui, qui ne tarda pas à renoncer aux lettres et même au barreau pour fournir une brillante carrière administrative et occuper un jour le poste de gouverneur du Congo. La collaboration de Demolder à la Société Nouvelle de Fernand Brouez, un autre de ses condisciples d'Université, attirera sur lui l'attention des Jeunes Belgique, qui s'empressèrent de lui demander des contes et des articles de critique, il a réuni ses premiers essais sous ce titre : Impressions d'Art, où s'intercalent entr'autres des pages très belles sur une promenade que nous fîmes un soir dans la banlieue, du côté de Laeken, et d'autres sur Jef Lambeaux, sur le Vieux-Bruxelles, sur quelques expositions d'art nouveau. Dans ce livre, Demolder nous donne aussi une couple de ces contes d'Yperdamme et de ses Récits de Nazareth, dont il composa, plus tard, deux volumes qui le classèrent d'emblée parmi nos écrivains les plus origi-

naux. Il s'y agit ou bien de transpositions littéraires de tableaux anciens, comme le Massacre des Innocents de Brueghel, ou de tableaux littéraires qui auraient pu être transposés en peinture par ce vieux maître. L'anachronisme en est voulu, tout comme chez nos primitifs de l'époque des ducs de Bourgogne. Le poète ajoute des paraboles fleuries à celles des Evangiles. Les personnages des livres saints deviennent contemporains de notre splendeur communiera du quinzième siècle et, transportés en Flandre, se vêtent, s'empiffrent, se désaltèrent, se divertissent se querellent et se battent à la flamande. ~~V~~perdamme et Lievedamme représentent de chimériques colonies de la Palestine, situées aux rives de la mer du Nord, quelque chose comme une Cogne mystique. Qui donc appela dès cette époque, Eugène Demolder, friand de beauté comme un païen, mais d'une bonté ultra-chrétienne; qui donc l'appela le " Faune Mystique " ? Sa complexion même présentait un heureux alliage de chair et d'esprit. Assez corpulent, avec une précoce tendance à l'obésité, bon vivant, joyeux convive, sa physionomie révélait non seulement l'intelligence, mais une haute, une noble spiritualité. Le front, la bouche, mais surtout les yeux accusaient une nature d'élite. On aurait pu dire de ces yeux éveillés et attentifs, ce que Barbey d'Aurévilly disait de ceux de Diderot : qu'ils buvaient la lumière. Demolder parle quelquepart de la caresse et de la bonté du regard d'Hector Denis, l'un de ses maîtres, et du regard aussi d'Elysée Reclus. Mais pour ma part, je n'ai jamais trouvé d'expression plus généreusement humaine dans un regard que dans celui du romancier de la Route d'Emeraude. Quand parurent les premiers livres de Demolder, j'eus

nelle de ton verbe généreux. Tu exaltes mes pauvres contes  
l'occasion de les saluer dans le Mercure de France avec toute  
avec tendresse, tu détailles les fleurs que tu veux bien y cueillir  
l'admiration qu'ils m'inspiraient.

et les écus d'or que ma manie de tout dorer (sauf mon porte-po-  
naie) m'a fait semer dans cette littérature. La beauté de la forme  
abandonne comme au charme d'une journée d'été, à la saison  
"Oui, j'y jette l'or par les portes et les fenêtres, dans  
des cueilletes, quand les pommerais du Brabant croulent  
tous ces écrits. J'éblouis les passants en faisant miroiter  
sous des rosaires de fruits rouges et charnus !... Art de féli-  
mes vitres au soleil, mais souvent, je le crains, ce ne sont là que  
cité, d'extase et d'assomption!..."

que monceaux d'or et reflets de carreaux. La moindre goutte de  
Paut-être ces premiers récits étaient-ils trop uniformément  
sang qui perle en tes passionnants récits ferait bien mieux l'af-  
maintenus dans une note radieuse et optimiste, et leur eut-on  
faire de l'Art. Je me sens près de toi un imagier, un colorieur,  
souhaité par instants quelque dramatisme, quelque frisson pa-  
très content d'ailleurs du sort que la couleur lui a fait, mais  
thétique, plus de profondeur et de passion ?

sentant parfois l'infériorité de sa trop plastique manière. Je  
Mais les œuvres suivantes ne nous laisseraient plus rien  
suis trop bête. On ne devrait triquer pour ne réveiller de ce  
à souhaiter. Le poète s'y affirmerait aussi magistralement que  
rêve de perpétuel beau jour où je confesse la seule couleur des  
le peintre.

II

Demolder se rendait compte de ce que ses premiers récits  
Pauvre cher artiste ! L'expérience de la vie ne devait pas  
comportaient peut-être de trop pictural et descriptif aux dé-  
tarder à passionner et à dramatiser son art, toutefois sans rien  
pens des péripéties et de la trame même de la narration. Les  
lui faire perdre de son opulence plastique. L'imagier, le simple  
broderies en étaient trop somptueuse pour le canevas. Enviabile  
colorieur, comme il s'intitulait humblement devait s'élever jus-  
défaut ! N'est-ce pas le contraire qui se produit le plus sou-  
qu'au pathétique d'un Rembrandt notamment dans ces deux chapitres  
vent chez tant d'auteurs dont les essais nous rebutent d'emblée  
de la route d'Émeraude où il fait raconter par le peintre même  
par leur sécheresse, leur absence d'imagination, de fantaisie,  
la genèse de ses Disciples à Emmaüs, le chef-d'œuvre du Salon  
de coloris verbal ? Il m'écrivit, après l'étude que je consacrai  
Carré du Louvre, et où il nous fait assister à la vente à la criée  
dans le Mercure de France à ses Contes d'Yperdamme, une lettre  
des tableaux et des reliques du maître par la route de ses es-  
charmante de modestie mais bien trop flatteuse pour celui qu'il  
anciens et par ordre d'une municipalité pharisaïque et vandales-  
daignait appeler son maître :

que. Des pages-là ne flattent pas seulement notre sensualité  
"Je viens de relire encore - et non pas la dernière fois -  
esthétique mais elles nous vont droit au cœur et s'adressent au  
ta belle et bonne étude sur mes proses. Vraiment tu m'as enchan-  
plus intime de notre sensibilité.  
té et mon livre me paraît avoir refléuri sous la caresse frater-

nelle de ton verbe généreux. Tu exaltes mes pauvres contes sans, avec tendresse, tu détailles les fleurs que tu veux bien y cueillir et les écus d'or que me manie de tout dorer (sauf mon porte-monnaie) m'a fait semer dans cette littérature. Le héros à la fois

"Oui, j'y jette l'or par les portes et les fenêtres, dans tous ces écrits. J'éblouis les passants en faisant miroiter mes vitres au soleil. Mais souvent, je le crains, ce ne sont là que morceaux d'or et reflets de carreaux. La moindre goutte de sang qui perle en tes passionnants récits ferait bien mieux l'affaire de l'Art. Je me sens près de toi un imagier, un colorieur, très content d'ailleurs du sort que la couleur lui a fait, mais sentant parfois l'infériorité de sa trop plastique manière. Je suis trop béat. On me devrait triquer pour me réveiller de ce rêve de perpétuel beau jour où je confesse la seule couleur des êtres !"

Pauvre cher artiste ! L'expérience de la vie ne devait pas tarder à passionner et à dramatiser son art, toutefois sans rien lui faire perdre de son opulence plastique. L'imagier, le simple colorieur, comme il s'intitulait humblement devait s'élever jusqu'au pathétique d'un Rembrandt notamment dans ces deux chapitres de la Route d'Emeraude où il fait raconter par le peintre même la genèse de ses Disciples à Emmaüs, le chef-d'œuvre du Salon Carré du Louvre, et où il nous fait assister à la vente à la criée des tableaux et des reliques du maître par la meute de ses créanciers et par ordre d'une municipalité pharisienne et vandalesque. Ces pages-là ne flattent pas seulement notre sensualité esthétique mais elles nous vont droit au cœur et s'adressent au plus intime de notre sensibilité.

richesment ornées, incrustées de gemmes et d'émaux que les reliquaires de nos cathédrales.

Elle Pareille émotion se retrouve dans nombre de ses romans, contes, monographies d'artistes ou impressions de voyages, publiés après ses Récits de Nazareth, notamment dans La Noël du marchand, un petit récit merveilleux dont le héros à la fois très artiste et très humain, visité par saint Luc et secouru par les anges, nous semble incarner l'auteur lui-même. Je ne l'ai jamais lu à mon public de cours et de conférences sans que les larmes, ces nobles larmes que nous arrachent les totales, les pures émotions d'art, ne nous soient montées aux yeux !

Oui, Demolder était devenu un très émouvant poète mais sa prose demeura néanmoins celle d'un maître peintre. A telle enseigne que ses trois principaux romans représentent, comme je le disais en commençant, un véritable triptyque dont chacune des parties exalte et synthétise une des grandes époques de notre peinture occidentale. Dans la Route d'Emeraude le romancier-poète fait revivre l'admirable XVII<sup>ème</sup> siècle hollandais, celui des Rembrandt et des Hals mais aussi des Vermeer et des Terburg; dans les Patins de la Reine de Hollande il célèbre le moyen âge et spécialement l'art gothique sous les ducs de Bourgogne; enfin dans le Jardinier de la Pompadour, il résume la grâce, le sourire et la volupté du XVIII<sup>ème</sup> siècle français, cette volupté délicate née du mariage de Psyché et de l'Amour. Chacune de ces trois compositions est tellement réussie que je ne saurais dire laquelle est le panneau central du triptyque et lesquelles en sont les volets. La moins connue est les Patins de la Reine de Hollande, une légende fantastique, aussi richement orfèvrée, incrustée de gemmes et d'émaux que les reliquaires de nos cathédrales.

Elle ferait songer à la chasse de sainte Ursule d'un Memlinck si le mysticisme et la candeur ne s'y coraient à certain moment d'une diablesse grivoise comme chez un Breughel d'Enfer ou un Jérôme Bosch et surtout comme chez les sculpteurs de nos stalles de choeur et de nos confessionnaux. Dans ce roman, le style est tellement riche qu'il en paraît surchargé et pléthorique. Les vocables <sup>précieux</sup> spéciaux s'y accumulent au point de vous éblouir. L'archaïsme en est encore plus recherché que dans le saint Julien l'Hospitalier de Gustave Flaubert.

Mais entre toutes les oeuvres d'Eugène Demolder c'est peut-être le Jardinier de la Pompadour qui me semble sinon la plus magistrale du moins la plus délicieuse. C'est dans ce livre que la dominante de ses dons s'épanche avec le plus de béatitude. La littérature française de Belgique n'a rien produit d'à la fois aussi adorablement français et d'aussi savoureusement belge ou plutôt flamand. A la fois Flamand et Français, comme ce fut le cas pour Antoine Watteau, il nous y apparaît en effet comme un Watteau de la littérature. Nombre des épisodes de ce roman auraient fourni au maître valenciennois des décors, des scènes et des groupes aussi exquis que ceux de l'Embarquement pour Cythère. Par moments de même qu'il relevait la candeur d'un Memlinck d'une pointe d'obscénité à la Breughel, Demolder pimente la grâce wattélieuse d'un soupçon de libertinage à la Boucher ou à la Fragonard. Mais plus encore qu'à la palette de ces maîtres peintres le Jardinier de la Pompadour fait concurrence aux prestiges de Fiore. Jamais on n'a écrit rien de plus fleuri. Non seulement Demolder s'assimile les couleurs des parterres les plus éblouissants mais sa phrase en est comme parfumée, et ses métaphores

évoquent les senteurs subtiles des lilas, des roses et des  
 œillets en même temps que l'inépuisable variété de leur parure.  
 Ajoutons-y la suprême musicalité de la phrase. Et ces impressions  
 de fleurs vivaces et parfumées se combinent avec l'évocation de  
 la plus exquise fleur féminine. D'adorables chairs se pâment et  
 s'épanouissent à l'unisson de ces floralies. Mais c'est la mar-  
 quise de Pompadour qui représente la plus troublante de ces  
 merveilles. Au jeune jardinier amoureux Jasmin Suguet (une  
 trouvaille que ce nom) elle incarnera tous les enchantements  
 de ses jardins.

Le jardinier de la Pompadour n'est pas un roman historique,  
 c'est à peine un roman proprement dit: c'est bien mieux, car  
 c'est surtout un poème en prose, aussi lyrique, aussi luxuriant  
 que la nature même. La Route d'Émeraude est certes une œuvre  
 plus profonde et plus dramatique, mais celle-ci est la plus  
 parfaite des créations d'Eugène Demolder. Elle nous propose  
 une synthèse de ce que le XVIII<sup>ème</sup> siècle français associa de  
 plus galant, de plus raffiné et, par instants, de plus sentimen-  
 tal.

En se transportant, après son mariage avec la fille de  
 Félicien Rops qui devait lui être la plus dévouée des compagnes,  
 à Essonnes, sur les bords de la Seine, au pays de dilection  
 même de la Pompadour, Demolder parvint à concentrer en ce livre  
 capital tout le charme que ces décors exerçaient sur la maîtresse  
 de Louis XV, et mieux encore, ineffable séduction que la d'hatelai-  
 ne d'Étielles répandait par sa capiteuse présence sur ses parcs  
 et ses bocages favoris.

*- La Littérature et l'Anarchie -*  
*L'Anarchie dans l'œuvre de Verhaeren et d'autres*

Le mouvement anarchiste ne laissa pas d'impressionner

au sommaire d'un supplément de la Révolte, l'organe anarchiste

considérablement la littérature, surtout entre les années 1885 et 1900.

C'est l'époque des attentats à la dynamite, des explosions de bombes et de marmites, des régicides, de ce que l'on appelle "la propagande par le fait".

Sans pactiser directement avec les criminels, sans approuver toujours leurs gestes, tout un courant de la littérature les excuse ou du moins les explique, s'attache à démêler leurs mobiles, à faire la part des responsabilités sociales, dans cette épidémie

de terrorisme révolutionnaire. Quand feu l'excellent avocat socialiste Emile Royer, le futur député d'Ath, est appelé en juillet 1892, à prendre la défense de l'anarchiste Jules Moineau devant

la Cour d'assises de Liège, il puisera des arguments pour sa remarquable plaidoirie dans les écrits de Camille Lemonnier et dans les miens, tout comme dans l'œuvre de Constantin Meunier et de Léon Frédéric. On ne rêve qu'altruisme et idéal humanitaire. Il semble que le chœur universellement fraternel qui termine la

neuvième symphonie de Beethoven soit sur le point de se réaliser dans la vie des peuples comme il est intervenu dans l'art. En attendant que les artistes, intellectuels, esthètes se tournent vers les travailleurs manuels et les parias de la société. Les poètes symbolistes ne se bornent plus, comme les romantiques à conspuer le bourgeois à raison de son mauvais goût et de sa bassesse mentale, mais ils l'abominent et l'exècrent à cause de l'oppression et de l'exploitation que le régime capitaliste fait subir aux ouvriers.

Aussi les meilleurs écrivains collaborèrent aux revues, la plupart internationales, se réclamant des théories de Bakouine, Kropotkine et Elysée Reclus.

Au sommaire d'un supplément de la Révolte, l'organe anarchiste

paraissant à Genève et fondé par le prince Kropotkine, nous voyons figurer le nom de Villiers de l'Isle Adam, le superbe aristocrate catholique et spiritualiste, à côté de ceux de Jules Lequenne, de Paul Hervieu, de Paul Adam.

Les Entretiens Politiques et Littéraires, acquis franchement à l'idéal anarchiste, ont pour directeurs le poète symboliste Francis Vielé-Griffin et Bernard Lazare, le romancier-critique qui devait déclancher quelques années plus tard le mouvement en faveur de la réhabilitation du capitaine Dreyfus.

Un des numéros de cette revue, d'ailleurs d'une excellente tenue littéraire, celui de juillet 1892, arbore à son sommaire le nom d'Elysée Reclus qui dans un manifeste félicite ces enthousiastes recrues :

" Salut à vous tous, écrit l'éminent géographe et apôtre de l'anarchie, camarades, rédacteurs des Entretiens, salut aux jeunes, notre espoir! Salut à vous qui entrez dans l'armée des révoltés."

Dans le même numéro, véritable document historique, dont je possède un exemplaire, de beaux vers d'Henri de Régnier et la primeur de La Mort, un des plus originaux poèmes de notre Emile Verhaeren, qui s'intitulera plus tard le Fléau pour figurer dans les Campagnes Hallucinées, voisinant non seulement avec le manifeste d'Elysée Reclus mais avec un article incendiaire de Paul Adam, carrément intitulé Eloge de Ravachol et qui tient sans aucune réserve les promesses de ce titre ultra-subversif.

D'ailleurs les premières oeuvres de Verhaeren, ou du moins celles de sa seconde manière, que la plupart, et nous en sommes, estiment la partie la plus originale de son abondante production, - notamment les Soirs, les Débauches, les Flambeaux Noirs

- contiennent nombre de pages traversées d'un souffle de ré-  
volte, exaspérées jusqu'au paroxysme, d'un lyrisme magnifiant  
jusqu'aux pires extrémités. N'est-ce pas l'éclair et la tourmen-  
te mêmes des soulèvements populaires qui crépitent et trépident  
dans cette pièce des Flambeaux Noirs qui se termine par ce cri  
farouche, d'un fanatisme éperdu :

C'est l'heure - et c'est là-bas que sonne le tocsin;  
Des crosses de fusils battent ma porte ;  
Tuer, être tué ! - qu'importe !

A la même modalité appartient toute une pièce de théâtre,  
les Aubes, la dernière partie d'une trilogie dont les premières  
sont les Campagnes Hallucinées et les Villes Tentaculaires.

Il s'en faut que ces Aubes valent les cahiers précédents.  
C'est un drame sombre dont le canevas incohérent et chaotique ne  
correspond que trop, au point de vue de la mise en oeuvre, à  
l'obscurité fumeuse et sanguinolente, traversée de fauves éclairs,  
des péripéties et des caractères. Mais telle scène prise à part,  
tel couplet ou telle tirade appartient tout de même à la meilleu-  
re veine du poète.

*bouleversements qui se sont produits*  
En présence de ~~ce qui vient de se passer en Russie et en~~  
*avec et depuis la Guerre* ~~Alliége,~~ ce drame de Verhaeren prend un irrécusable accent ou  
d'actualité et à la lecture on en subit la vertu prophétique.  
Le souffle d'un Ezéchiel le traverse par moments. On dirait  
cette oeuvre d'il y a vingt ans, moins inspirée par les attentats  
isolés des anarchistes ou des nihilistes d'alors, que par des  
jacqueries, les soulèvements en masse des bolchévistes et des  
spartakistes de nos <sup>temps</sup> ~~temps~~. Ces tribuns, ces illuminés, ces idéo-  
chistes - et se succèdent par un bel après-midi, tout au fond de

logues qui périssent immolés parfois par les foules mêmes dont ils ont déchaîné les instincts, ces <sup>Laurels, es</sup> Rosa Luxembourg, ces ~~Lenine~~, ces Liebkecht, sont <sup>même</sup> même annoncés en Jacques Hérénien, le personnage principal et éminemment sympathique de ces Aubes. M. André Beaunier, qui parla de ce drame en 1902, ajoute une prophétie <sup>optimiste</sup> à ce que l'oeuvre de Verhaeren, contient de présage, de pressentiment, de vision du futur. "Une sauvage destruction, écrivait ce critique, précédera les temps nouveaux parce que la terre devra d'abord être purifiée de ses souillures. Alors la monstrueuse mêlée des violences et des appétits fera place à plus l'harmonieux développement de l'entente humaine." Acceptons-en l'augure !

quoique médiocrement scéniques les Aubes furent représentées à la Maison du Peuple de Bruxelles par les soins de la Section d'Art dont nous faisons partie, Verhaeren, Demolder, Brouez et moi. Emile Vandervelde fit la conférence préparatoire au spectacle et ce fut ce brave et véritable "ami du peuple" Emile Royer qui tint le rôle de Jacques Hérénien, l'apôtre dont le verbe s'enflamme aux ardeurs du coeur même. Jules Destrée et Charles Gheude figuraient aussi parmi les interprètes de la pièce.

En ces années Verhaeren collaborait à la plupart des périodiques révolutionnaires. Il signa plus d'un article en prose ou en vers dans l'En Dehors, dirigé par le fameux Zo d'Axa. C'est même à l'En Dehors que le poète donna cette bien trop louangeuse étude sur moi, reproduite depuis dans nombre de manuels et de revues.

Lors d'un de mes séjours à Paris où Verhaeren occupait alors l'appartement du peintre pointilliste Signac - autre anarchiste - il me conduisit par un bel après-midi, tout au fond de

la populeuse rue Mouffetard, dans ce quartier des Gobelins et de la Bièvre, si joliment décrit par J.K. Huysmans, - plus haut qu'au cinquième étage, jusqu'à un grenier auquel, l'escalier s'arrêtant plus bas, on n'accédait que par une échelle à rampe de corde, et qui représentait le bureau des Temps Nouveaux. Nous avons entrepris ce pèlerinage et cette ascension, le brave Emile tenant à me faire faire la connaissance du compagnon Bian-Jean Grave, ouvrier cordonnier et rédacteur de cet hebdomadaire anarchiste. Je rapportai même de cette visite une lithographie montrant <sup>le</sup> Hans Sachs anarchiste, garçon des plus doux et des plus affables, en train de besogner de la plume après s'être esquivé du lissoir, sous une fenêtre en tabatière au milieu d'un beau désordre de paperasses et de semelles. Ce portrait, œuvre de Maximilien Luce, encore un anarchiste, ami de Verhaeren, se vendait au profit de l'Idée, c'est-à-dire de la propagande libertaire. A quelque vingt ans de là, lors de l'inauguration d'un compartiment littéraire à la dernière World's Fair de Bruxelles, Verhaeren devait me présenter à un autre de ses amis : le roi Albert Ier de Belgique. Il n'y a vraiment que les poètes pour compter des amis aux deux bouts de l'échelle sociale, et que la littérature pour rapprocher ou même supprimer les distances.

## II

Pour en revenir aux Entretiens Politiques et Littéraires, cette revue comptait encore parmi ses collaborateurs réguliers, tous - du moins à cette époque ! - libertaires convaincus, outre ceux que j'ai déjà cités avec Verhaeren : Octave Mirbeau, Lucien Descaves, Tristan Bernard, G. Darien, l'auteur de Biribi, Saint-Pol Roux, Adolphe Retté, Pierre Quillard, Ferdinand Hérold, fils de l'ancien préfet de la Seine et petit-fils du compositeur de

Zampa et du Pré-aux-Clercs, Jehan Rictus, Remy de Gourmont, Maurice Beaubourg, Rachilde, tous écrivains de grande valeur avec qui nous devions-nous rencontrer plus tard dans la rédaction du Mercure de France.

A l'époque des Entretiens d'autres jeunes revues encore sont acquises aux tendances plus ou moins anarchistes : c'est l'Ermitage d'Henry Mazel, la Revue Indépendante, la Revue Blanche de Romain Coolus et de Thadée Nathanson, qui défendit notamment avec beaucoup de crânerie et par la plume de Paul Adam, Henri de Régnier et Rachilde, l'infortuné poète anglais Oscar Wilde.

Il arrive même en ces temps de chevaleresque idéologie, en somme bien préférable aux pharisiennes capitalistes et impostures patriotardes d'à présent, que les grands journaux, dits boulevardiers, de Paris, publient par snobisme et par genre, pour se mettre "dans le train" et flatter le "cri" du jour, des Premiers-Paris plus ou moins sympathiques aux tendances libertaires. Ainsi on a pu lire un jour en tête d'un numéro de la Cocarde la relation très poignante et souverainement pathétique que Maurice Barrès donnera, après y avoir assisté, de l'exécution du jeune Baile Henry.

Un peu de ridicule et de bravade ou de bluff intervient fatalement dans ces manifestations. On rappelait l'autre jour à propos de la mort de Laurent Tailhade, tour à tour satirique corrosif et superbe lyrique, incontestable maître du verbe français, son fameux "qu'importe les victimes si le geste est beau !" proféré au plus fort du terrorisme dynamitard, et la jubilation assez cannibalesque en somme qui s'empara des réacs de tous bords quand quelques jours après cette déclaration hyper-esthétique de

l'auteur d' Au Pays du Mufle, lui-même fut victime à son tour d'un de ces soi-disant beaux gestes qui avaient assez rudement secoué les consommateurs du restaurant Fayot.

Le poète en réchappa et ayant reparu comme conférencier devant le public il fustigea d'importance les folliculaires que sa mésaventure avait trop divertis :

"Lorsque je tombai, disait-il, l'an dernier (1894), fêré aux éclats d'une bombe délaissée par quelque anarchiste en déménagement, le chœur des gazettes égaya de vociférations anthropophages la longue semaine où, plus qu'à demi-mort et le chef emmaillotté de bandelettes, je faisais sur mon lit d'hôpital assez lamentable figure pour que l'excellent docteur Lillaux ne m'osât de huit jours assurer la vie sauvé... Pendant ce temps j'étais devenu sujet d'articles et j'eus une presse volumineuse sinon ragoutante. Des plumitifs de grande marque trempaient dans mon sang le baba quotidien des Premiers-Paris et l'inauguration à leurs ouailles, que semblait ravir d'ailleurs ce supplément qui pense basement, de tout mon oeuvre. J'avais deviné inattendu. Quelques-uns même des plus fidèles abonnés écrivirent et interprétèrent les aspirations révolutionnaires de mon ce et cela dès mes premières semaines. C'est-à-dire bien lettres) pour leur enjoindre d'avoir à me laisser crever dans le plus bref délai possible..."

Aussi se fit-on grand accueil, tout comme à Verlaine. Pour fêter sa sortie de l'hôpital Mme Sarah Bernhardt avait demandé à l'ailéade une causerie sur Rhède. Nonobstant sa faiblesse et le visage odieusement tuméfié de cicatrices encore fraîches le poète accepta l'invitation. "Fatal honneur, raconte-t-il encore dans les pages auto-biographiques que j'ai sous les yeux. Le théâtre de la Renaissance fut égayé du plus beau tapage qui se puisse organiser. On y put contempler la bestialité dans

dans toute sa candeur. Cette joie me fut accordée d'apercevoir quelques-uns de mes plus intimes venus pour m'entendre siffler, sinon pour apporter aux clabaudes l'appui de leurs talents... Ce fut donc un boucan superbe que le boucan de la Renaissance, un boucan typique, inénarrable et superlificoquentieux, un boucan idoine à boucaner les trappeurs de Mayne Reid et les gambusinos de Fenimore Cooper. Une femme de lettres, jadis ver-seuse dans les bars du Quartier Latin, et maintenant célèbre dans les tapis-francs littéraires de Montmartre, paraissait ex-traordinairement satisfaite. Quelque peu haletante d'avoir trop longtemps mirlitoné dans sa clef, on la rencontrait parmi les couloirs, sa gorge épanouie en nèle mûre et versant aux alen-tours des rires carnassiers..."

### III

En ce qui me concerne il se trouva que par mes dispositions, mon tempérament, mes affinités, mes modèles et mes personnages préférés, le caractère irréductiblement (comme l'avait proclamé Verhaeren) anti-bourgeois, c'est - à - dire hostile à tout ce qui pense bassement, de tout mon oeuvre, j'avais deviné, devan-cé et interprété les aspirations révolutionnaires de mon époque, et cela dès mes premières Kermesses, c'est-à-dire bien avant qu'il fut question d'anarchisme et de "propagande par le fait".

Aussi me fit-on grand accueil, tout comme à Verhaeren, dans les revues précitées et dans des milieux littéraires qui pour s'être en grande partie calmés, assagis, "opportunistes" par la suite, - pour avoir même passé d'un extrême à l'autre et s'être tournés trop souvent du côté des conservateurs, voire des réac-tionnaires, auront fourni néanmoins quelques-uns des plus irré-cusables apporteurs de neuf à la poésie et à la prose de ces

trente dernières années. Il n'y eut pour ainsi dire aucun poète ou romancier du groupe symboliste dont n'aurait pu se réclamer le mouvement anarchiste. Cycle Fatibulaire et Mes Communions

Empressons-nous de dire qu'en général notre anarchisme fut tout platonique ou du moins tout théorique et spéculatif.

Elisée Reclus, pas plus que les jeunes intellectuels qu'il félicitait dans son manifeste des Entretiens, ne furent tentés de joindre le geste - si beau qu'il leur parût ! - à la parole. D'ailleurs leur idéal était profondément équitable et évangélique. Il tenait des généreuses utopies d'un Tolstoï, d'un William Morris, ou de la charité foncière, de la pitié suprême d'un Dostoïewski. Les anarchistes militants ne devaient même pas s'y tromper et, après avoir fait certain accueil <sup>est</sup> aux Paul Adam, aux Mirbeau, aux Barrès, ils ne tardèrent pas à les considérer comme de simples amateurs, des bourgeois indrécassables.

Mes propres romans et nouvelles, les plus intenses et les plus subversifs, dont je n'ai d'ailleurs jamais renié une ligne et que je signerais avec plus de conviction et de foi que jamais; entre autres Bernard Vital, L'ante Marie, Appol et Broucard, La Bonne Leçon, Une Mauvaise Rencontre, furent néanmoins édités et répandus plus d'une fois, traduits dans toutes les langues, sous forme de brochures de propagande avant d'être réunis définitivement en volumes sous les titres de Mes Communions et Cycle Fatibulaire.

La portée sociale de mon œuvre n'a jamais été mieux définie, me semble-t-il, que par M.M. Marius Ary Leblond, qui font inter-venir d'une façon assez inattendue deux écrivains belges, Lemonnier et moi, dans leur vaste et vivante synthèse de la Société Fran-

çaise sous la Troisième République.

Ces historiens-critiques écriront ceci :

"Georges Eekhoud, dans le Cycle Patibulaire et Mes Communions, déclare avec une beauté rude de franchise, son admiration pour tous les réfractaires aux lois et aux moeurs trop arrêtées de l'Etat bourgeois. Flamand d'exubérante vigueur, il ne peut admettre qu'on contienne les somptueuses sèves de nature; il lui paraît criminel de tendre à un idéal chétif d'humanité rabougrie dans les bureaux, les sacristies, les prétoires et les parlements. Alors les <sup>aimant</sup> ~~animants~~ d'une amitié exubérante, il compagne avec les mendigots et les coureurs de route, avec tous les passionnels qui ne volent que parce qu'on les a volés de la terre maternelle et commune, et qui redeviennet dans l'existence errante par les bois et les prairies de superbes individualités musclées, redondantes de sang fauve et d'énergie, farouches en altièrre indépendance. Ses héros de cape et de poignard eussent été aimés de Victor Hugo. Ce sont des misérables, des Jean Valjean, mais plus simples, plus vrais, dévêtus de tout romantisme, sentant fort la boue des fossés et l'âcreté d'un sang sauvage."

Et après avoir constaté dans ce même ouvrage que l'ironie moderne mpins tranchante, mais plus criblante qu'autrefois n'est plus d'acier mais de poudre; que cette ironie est plus vaste, plus impersonnelle, plus naturaliste en un certain sens, qu'elle prend l'âcreté odorante de la nature à railler la civilisation artificielle trop guindée et efféminée, MM. Marius Ary Leblond ajoutent : "Nulle part, cela n'est aussi remarquable que chez Georges Eekhoud, où cette ironie devient une sorte d'humour

capiteux et fauve secouant le lecteur bourgeois avec une bonne humeur un peu animale, ou encore elle devient âpre et brutale, force sauvage de priape flamand effarouchant de sa turbulence musquée l'ordonnance coutumière des phrases d'eurythmie un peu lymphatique.

Sur cette portée sociale et largement humaine de mes romans et nouvelles, le philosophe sociologue russe-français Eugène de Roberty, qui fut un des fondateurs et des professeurs les plus éminents de notre défunte Université Nouvelle, a insisté, lui aussi, dans une note de son ouvrage Les Fondements de l'Éthique : "La psychologie intime de ces deux frères jumeaux, le révolté et le criminel, n'a pas encore été faite. Qui sait si l'assassin vulgaire, le voleur professionnel, l'escarpe et le souteneur ne couvent pas au fond de leur être, le sentiment obscur d'une longue et cruelle injustice sociale à punir ? Rappelons ici les belles pages qu'écrivit sur la psychologie si pareille des grands jouisseurs et des grands déshérités de l'existence sociale cet écrivain de premier ordre M. Paul Adam, dont les romans seront consultés avec avantage par les sociologues et les moralistes soucieux des surprises que peut bien nous tenir en réserve l'évolution future des sociétés. Disons-en autant de quelques fortes et saines œuvres d'un autre merveilleux écrivain, M. Georges Eekhoud, j'ai surtout en vues ses exquis Cycle Patibulaire et Mes Communions."

Avant d'être éditées en volumes par Henry Kistemaekers, et définitivement par le Mercure de France, ces contes avaient paru en premier lieu dans la Société Nouvelle, une revue belge qui aura représenté, de l'avis de tous les intellectuels d'alors et plus héroïque; son geste plus large et plus efficace que

le périodique le plus important de tous ceux qui reflétaient et interprétaient les convictions de la plupart des bons esprits de cette époque tant en France qu'en Belgique, et même dans le monde entier. On l'appelait même la Grande Revue Belge à cause de cette renommée et de ce prestige. Tout en faisant la part très large aux écrivains belges, elle recrutait ses collaborateurs parmi l'élite philosophique et littéraire de tous les pays. La Société Nouvelle eut pour fondateur et directeur, Fernand Brouez, un des hommes les meilleurs, les plus éclairés, les mieux doués qu'il m'aura été donné de rencontrer durant une vie où j'aurai fraternisé avec les personnalités les plus hautes et les plus exquis.

Comme Waller, comme Nautet, comme Rodenbach, Maubel, Verhaeren, comme tout récemment Demolder, Fernand Brouez fut emporté prématurément. Peut-être fut-ce de tous ces esprits celui dont notre société aurait eu le plus grand besoin pour lui rendre l'Idéal de lumière et d'équité, compromis et même ruiné par la guerre. Certes il aurait souffert comme nous tous, mais il se serait redressé, et il ne se serait jamais soumis aux Errynies inspiratrices des talions, des représailles et des haines inextinguibles. Encore moins les eût-il flattées. Il sera mort vingt ans trop tôt, consumé pour ainsi dire par les flammes trop ardentes de son âme d'apôtre, ne rêvant que la Beauté physique et morale, ne respirant que pour une religion de bonté; "mort, comme disait sa mère inconsolable, mort d'avoir trop senti la douleur des autres en ce monde d'injustice, de misère et d'égoïsme."

Le rôle de Fernand Brouez fut peut-être plus considérable et plus héroïque; son geste plus large et plus efficace que

celui du jeune Max Waller, cet autre éveilléur de notre Belgique morale, c'est-à-dire d'une Belgique située bien au-dessus de la région croupissante des exclusives jouissances matérielles et des sordides compétitions politiques, au-dessus de tous ces cloaques qui se sont mis à fermenter et à puruler de plus belle depuis la Grande ou plutôt l'Infâme Guerre des Lucres.

Il conviendrait de nous arrêter à Fernand Brouez et à son oeuvre, non pour ce qu'il écrivit, mais pour ce qu'il publia et ce qu'il inspira pour ainsi dire par sa foi et par son amour, mais en attendant de lui accorder dans ses Souvenirs et témoignages une place en rapport avec le rôle capital qu'il joua dans ma vie; je ne saurais mieux faire que de renvoyer mes lecteurs aux études qui lui furent consacrées au lendemain de sa mort, par deux de ses collaborateurs les plus marquants, l'une par Hubert Krains, l'autre par Henry Maubel.

La première figure en tête, la seconde à la fin d'un choix de pages de Brouez pieusement réunies en volume par sa mère et publiées, chez Monnom, au lendemain de sa mort.

### Deux Laureats

Mon roman La Nouvelle Carthage me valut en 1893 le prix quinquennal de littérature française. Dans son rapport qui parut au Moniteur belge le 11 mars 1894, M. Maurice Wilmotte, le distingué philologue et professeur à l'Université de Liège, justifiait en ces termes le choix du jury : " En vous proposant, Monsieur le Ministre, d'accorder le prix quinquennal de littérature française à la Nouvelle Carthage nous avons cru rendre un hommage d'équité à celui de tous nos écrivains qui doit le plus à lui-même et le moins à l'esprit de secte ou de coterie et en général aux influences étrangères. S'il était supérieur

à ses concurrents par son originalité manifeste il les égalait d'un autre côté par sa technique littéraire et sa haute et large compréhension. Ce qui caractérise M. Eekhoud plus que tout autre artiste belge, c'est la sincérité d'impression et le labeur probe dont ses ouvrages portent l'inimitable cachet. Tels ses ouvrages, tel l'homme lui-même. La religion de la souffrance humaine résume, semble-t-il, les aspirations si variées et parfois si ondoyantes de M. Eekhoud. Cet artiste à la patte rude, au verbe mâle et coloré, est aussi un sensitif dont la plume a des délicatesses infinies pour décrire les infortunes qui se cachent dans l'obscurité indifférente des villes. Toujours, quel que soit son thème, M. Eekhoud reste l'observateur sincère, attentif et ému, du même peuple et de la même nature. Et cet observateur est en même temps bien personnel : sa personnalité déborde dans ses œuvres sous les ingénieux déguisements d'une fiction romanesque ; mais si elle s'y manifeste avec une indéniable vigueur, elle n'apporte toutefois avec elle aucun étalage de vanité, aucune affirmation déplaisante d'un moi bouffi et mesquin. Elle ignore cette psychologie égoïste qui ramène à la glorification de l'individu toutes les conquêtes d'un cerveau généreusement doué. Elle est largement humaine et capable de la plus rare des abnégations."

Ce rapport de M. Wilmette fit sensation et presque scandale. Il y avait quelque chose de changé dans nos milieux officiels. Non seulement on y faisait l'éloge de la "Jeune Belgique" mais on y couronnait son représentant le plus subversif et le plus révolutionnaire.

Au moment où les pouvoirs publics daignaient sourire à la  
 D'venu célèbre du jour au lendemain, André fut bel et

littérature la plus nationalement intransigeante on s'amusa beaucoup d'un article publié dans l'Art moderne d'Octave Maus, sous ce titre, imprimé en gros caractères, Un Triomphateur. Cet article débutait ainsi :

"Le Roi, assurant les quotidiens, dès dimanche, spontanément, comme un grand acte de justice et une faveur méritée, savoir a fait qu'il voulait recevoir en son palais et effectivement a reçu dès jeudi, un de nos concitoyens. Georges Eekhoud ? va-t-on s'écrier. Georges Eekhoud, le récent lauréat du prix quinquennal de littérature ? Georges Eekhoud, l'auteur de dix belles œuvres qui grandissent et illuminent la patrie ? Pas du tout. Un bicycliste, un très honorable et râblé bicycliste. Les journaux en ont fait la description. De son esprit ils ne disent rien. Mais son corps ! Musclé comme pas un. Et le torse ? Et les jarrets ! Il a mécaniquement sous les excitations d'une douzaine d'entraîneurs échelonnés sur la route, lui montrant la direction, lui choisissant le meilleur accotement, l'enlevant de leurs abjurgations, remporté haut la main ou plutôt hauts les jarrets le prix de la course Paris-Bruxelles."

Rien n'était plus exact. Un brave apprenti maçon, le jeune François André, sortait en triomphateur de la première course internationale organisée par nos sportifs. Dès les premières étapes notre homme avait distancé ses 62 compétiteurs parmi lesquels, outre d'autres Belges, des Français, des Anglais, des Allemands, et des Suisses, et il devait garder sur eux plus d'une heure et demie d'avance. Une foule énorme l'avait attendu au vélodrome de l'avenue du Longchamps pour lui faire une ovation délirante.

Devenu célèbre du jour au lendemain, André fut bel et

et bien reçu au Palais de Laeken par S. M. Léopold II. On chanta sa gloire dans les revues de fin d'année, notamment dans un couplet sur l'air du Roi de Thulé confié à Milo, le populaire acteur de l'Alcazar :

Il était un maçon de Verviers

Qui dans la course Paris-Bruxelles

Montait d'une façon exceptionnelle

Une machine en fer nickelé.

Convenons que si le poète ne s'était pas élevé jusqu'à un lyrisme bien dithyrambique, il avait du moins enregistré cet exploit olympique en des rimes suffisamment explicites. L'enthousiasme public ne lui en demandait pas davantage.

Hélas, la faveur populaire, voir, l'admiration royale, ne portèrent pas bonheur à notre athlétique manoeuvre maçon ! Fut-il grisé par son triomphe ? Négligea-t-il de s'entraîner ? Perdit-il de ses muscles et de son endurance ? Toujours est-il qu'à quelque temps de là il mourut dans l'obscurité et la misère. Paix à ses cendres !

Sur ces entrefaites le lauréat de la littérature avait été lui, le héros d'un banquet de plus de cinq cents couverts, au Grand Hôtel, - d'une levée de coupes et de fourchettes à laquelle prit part toute notre élite intellectuelle, tout ce que notre monde des lettres, des arts, de la science, du droit de l'enseignement, voire de la politique comptait de jeunesse, de prestige de force et d'illustrations. On y vit les Janson, les Picard, les Constantin Meunier, les Jef Lambeaux, les Mellery, les Verheyden, les Gisoul, les Laermans, les Dillens, les Blockx. A la table d'honneur m'encadraient M. Jules Lejeune, ministre de

la Justice, et M. Charles Buls, bourgmestre de Bruxelles. Jeunes-Belgique, Essoriens, Vingdistes étaient présents au grand complet. Le menu avait été dessiné par Laermans.

Pendant les agapes, et même dès le potage, M. Lejeune, qui s'occupait alors de l'importante réforme de notre justice répressive à laquelle il devait attacher son nom, m'entretenait de ceux qu'il appelait avec une spirituelle bonhomie "nos amis communs", les pensionnaires des Dépôts de Vagabonds ou plutôt, pour me servir de son euphémisme administratif, des Colonies de Bienfaisance de Wortel et de Merxplas.

C'est Verhaeren, Demolder, Brouez et quelques-uns de mes jeunes disciples dont Sander Piezon, qui avaient pris l'initiative de cette fête en mon honneur.

Au dessert, mon ami, le tribun socialiste Jean Volders, qui commençait à publier dans le Peuple, le texte définitif du roman officiellement couronné, Volders, cravatté d'un rouge aussi aveuglant que la légendaire gilet de Théophile Gautier à la première d'Hernani, me porta ce simple toast : " A Georges Eekhoud, l'ami des Pauvres ! " Ces quelques mots m'émurent au moins autant que le superbe discours prononcé par Camille Lemonnier et les vers pathétiques que me dédiait Verhaeren, parce qu'il me semblait, ce simple toast, le souffle même du prolétariat attisant le feu sacré du grand romancier et du grand poète.

Lemonnier dans ses Paroles pour Georges Eekhoud m'avait comparé à saint Julien appuyant un baiser de communion sur la bouche des pires déshérités et Verhaeren m'avait évoqué, élisant comme miens, comme mes havres et mes refuges de dilection :  
Les bourgs les plus lointains, les sols les plus transis !

Il me montrait encore penché sur les plus désespérés de nos parias et receillant l'affaire la plus profonde :

Au fond des yeux de ceux que repousse le monde !

Tous ces amis, tous ces intellectuels, ou mieux tous ces vrais humains comprenaient et sentaient que par-delà notre petite patrie très chère et très aimée pourtant, par-delà ce terroir qui me tenait au coeur et aux entrailles comme l'attestaient Kees Doorik et les Kermesses, je communiais, Je communiquais de plus en plus éperduement avec toute l'humanité douloureuse et tragique.







